

show

revue étudiante participative
numéro 3

1. Des représentantxs étudiantxs de l'ENSAPC
Lettre ouverte du 27.06.2020

3. A CCC students collective

7. Jacques-Antoine Ribas Libre Surveillant au Lycée Pablo Picasso
Démission

8. Tom Magnier
Résister en milieu hostile

9. Victorien Soufflet
Lettre de démission au
Prix Bic 2019

10. Juliette Beau
Démission

12. Caroline Larsonneur
La rupture conventionnelle
mode d'emploi

15. Bise L.
Il n'a plus de visage

18. Ethan Assouline
Envies de tout quitter(...)

22. Sephora Shebabo
Building

24. Marl Brun
Oranges and
other pleasures

25. Johanna Blanc,
Juliette Beau,
Fanny Lallart
JFJN

29. Delphine Mouly
notes pour une lettre
jamais envoyée

31. Vinciane Mandrin
Les vieux maux

36. Justine Jaladis
et Naïma Héraud
Archives
douteuses
/ MERCI BB

45. Victorien Soufflet
入学手續情報 -XF

47. Des étudiant.x.e.s de la 4e année
À l'adresse de la direction de l'ENSAPC

40. Un groupe d'étudiantxs
de l'ENSAPC
Marche Lucide

49. Caroline Schattling Villeval et Olga Rozenblum
Being Fucked

42. Matthias Odin
Le combat des corps

54. Bise L.
J'ai passé beaucoup de temps ailleurs

Fait à Paris,
le 27 juin 2020

À l'attention de la direction de l'ENSAPC,

Nous avons vu à quel point ces derniers mois ont amplifié de nombreux phénomènes de violences sociales, les rendant trop visibles pour pouvoir les ignorer.

À l'échelle de notre école, la crise sanitaire a aussi amplifié plusieurs dysfonctionnements et a souligné brutalement le quotidien de nombreux étudiantx. À savoir : un jeu d'équilibriste ne tenant qu'à un fil : celui des jobs sous-payés, non déclarés, ou freelance qui ont disparus du jour au lendemain et plongé certainxs de nos camarades dans des situations d'extrême précarité alimentaire, de logement et de soins.

Cette situation n'a selon nous **pas été suffisamment anticipée, portée et accompagnée** par la structure de l'école et nous avons fait face les premières semaines à un isolement surprenant, qui sonnait comme un aveu de la déconnexion de la direction avec notre condition, avec nos réalités.

Dans l'urgence, c'est cet isolement que nous avons tenté de rompre du mieux que nous pouvions en tant que représentantxs et avec l'aide de certainxs étudiantx. Pendant 3 mois, nous avons déployé un travail énorme pour écouter, informer, rassurer, synthétiser, faire pression, mettre en place une aide financière, redéfinir les diplômes, créer des questionnaires pour faire plusieurs fois un état des lieux, etc. Nous avons conscience que notre travail a été essentiel au bon fonctionnement de l'école, car avant de nous enquérir des modalités d'une continuité pédagogique **nous nous sommes soucier de la continuité de la subsistance de chacunx d'entre nous**. Aujourd'hui nous voulons faire reconnaître notre travail pour ce qu'il est, c'est-à-dire une des conditions effective d'un des rôle premier de l'école telle que nous la concevons : **un lieu qui doit faire rempart au déterminisme social, et non pas le reproduire**.

Ce travail n'est autre que le travail des représentantxs que nous faisons **bénévolement** chaque année.

Les décisions structurelles de l'école sont prises de manière verticales, sans un grand soucis de leur conséquences réelles ou de leur application dans les faits. C'est nous, étudiantx, qui les encaissons, puis qui par un travail volontaire d'adaptation, d'interprétation et de communication, essayons de maintenir un lien avec les différentes instances de l'école. Tout ce travail est entre autre ce qui fait de l'école un lieu praticable et non pas un squelette froid construit abstraitement en projection sur nous **et jamais PAR nous**. Soulignons que ce travail est souvent fait **par des femmes**, en citant les mots justes d'Anouk Nier-Nantes, étudiante à la HEAR à Strasbourg :

«Je me demande d'ailleurs à quel point cette socialisation genrée qui nous a appris à nous soucier des problèmes des autres, à investir notre côté social, compréhensif joue un rôle dans cette prise en charge. Je me demande aussi pourquoi c'est encore des femmes (en majorité) que l'on retrouve aux postes bénévoles à exercer des tâches considérées comme du volontariat, du travail de passion au « service » du bien commun.»



Comme si se jouait ici **une double exploitation, une double invisibilisation : une en tant qu'étudiantx et une en tant que femmes.**

Nous pensons que ce travail est trop souvent nié dans les écoles, comme en témoigne la démission collective de tous les représentantx de l'école d'Arts de Mulhouse le 28 avril face à l'inaction de leur école dans la gestion de cette crise, doublée du mépris de leur travail fourni sans relâche.

C'est pourquoi, au lendemain de l'épisode que nous avons traversé avec beaucoup de difficultés il nous paraît plus que jamais nécessaire **d'en tirer collectivement des enseignements** pour construire d'autres manières de rendre ce travail possible dans l'école.

Cela doit passer par **la mise en place d'une rémunération qui encadre et reconnaît le travail des représentantx.**

Maintenir que ce travail doit rester impayé nourrit le mythe selon lequel parce qu'un travail serait «vocationnel», ou sur la base du volontariat, il en serait plus pur, plus désintéressé et donc mieux effectué. Ce mythe et le même qui fait que notre travail en tant qu'artiste n'est que trop rarement rémunéré. **Cette vision sacrificielle du travail est une fiction bourgeoise qu'en tant qu'école d'arts nous nous devons de démanteler.** Continuer à maintenir le discours selon lequel le dévouement et la passion sont les alibis idéologiques pour ne pas rémunérer un travail, **c'est se rendre complice de l'exploitation que vivent les artistes en sortant de notre propre école.** Nous croyons au contraire que par l'attribution d'un salaire notre travail est reconnu, ce qui nous donne les capacités et le temps de nous y consacrer sérieusement et nous ouvre des droits : celui à la formation, aux congés maladies, à avoir un contrat qui définit clairement nos horaires, à cotiser pour nos retraites, etc.

La considération de ce travail est une légitimation de notre parole. C'est une première étape qui doit nous pousser à nous poser des questions de gouvernance dans la structure même de l'école, et peut-être **à déconstruire l'idée même de représentation**, problématique à beaucoup d'égards. Un mode d'organisation plus collégial, sans vouloir pousser l'utopie jusqu'à l'autogestion, amènerait à redéfinir profondément les modes d'apparition de nos paroles.

Mais dans un premier temps, nous sommes les principaux.ales concernéx par nos propres conditions de travail **et voulons désormais en fixer les modalités.**

Nous nous tenons donc à votre disposition pour construire dans un dialogue avec vous un nouveau statut qui nous permettra collectivement de faire notre travail plus sereinement.

Ethan Assouline
Lise Bolikowski
Pô Coathalem
Temperance Cole
Anabelle Gentet
Fanny Lallart
Jean Lemersre
Pierre Losseroy
Maud Narfin
Séphora Shebabo
Maxime Vignaud



Depuis le début du confinement, nous nous sommes préoccupés de son impact au niveau pédagogique, dans une dynamique qui impliquait une pression pour maintenir le même taux de productivité malgré le caractère exceptionnel de la situation. Après avoir reçu de l'école un questionnaire sur l'enseignement en ligne – il avait pour but de mesurer la capacité matérielle des étudiant.x.es à suivre ce mode d'enseignement – ainsi qu'une proposition de congé individuel, nous nous sommes interrogé.x.es sur le mode de fonctionnement de l'administration/institu-

tion vis-à-vis des étudiant.x.es et du corps enseignant durant ce semestre pas comme les autres. Dans quelle mesure devons-nous nous conformer aux injonctions bureaucratiques de la HEAD en réponse à la crise COVID-19. Nous avons ressenti un besoin urgent de nous réunir et de répondre collectivement à la direction de l'école. Le résultat a été de compléter le questionnaire en lui donnant la forme d'un manifeste ainsi que la rédaction d'une lettre exprimant nos impressions et sentiments concernant la gestion de la crise au sein de cette administration/institution.

En voici quelques extraits :
Quiconque, étudiant.e-x ou non, de quelque département ou orientation que ce soit, peut signer cette lettre ouverte si il.elle est en accord avec les positions exposées.

VOUS POUVEZ SIGNER ICI.



CCC - Research-based Master students
Boulevard Helvétique 9
1205 Genève
À l'attention de
@ @ @ @ @ @ @ @
Avenue de Châtelaine 5
1203 Genève
Genève, 4 mai 2020

- 1.- Souligner la nécessité de repenser les modèles de productivité et leurs implications pour l'éducation artistique.**
- 2.- Souligner l'importance de la vie quotidienne et de la présence physique des corps dans le processus pédagogique.**
- 3.- Souligner la nécessité d'un regard critique sur l'apprentissage en ligne.**
- 4.- Souligner l'importance d'un débat collectif entre tous.te-x-s les acteur-ice-x-s impliqué.e-x-s – enseignant.e-x-s, étudiant.e-x-s, personnel – concernant les plates-formes d'apprentissage à distance. Nous encourageons fortement la création d'une plateforme de réflexion et de recherche collective transversale sur ce sujet avant de prendre des mesures cruciales concernant les plateformes d'apprentissage à distance.**

Une première version de cette lettre a été adressée à Mme. @ @ @ @ @ @ @ le 29.04.2020

(...) Le virus s'est déjà propagé de manière irrépessible parmi nous, révélant les lacunes du système.

(...) les écoles d'art devraient, elles aussi, prendre position concernant les réflexions sur le futur, à commencer par prendre en considération leur rôle politique et aller de l'avant en vue de décisions radicales et collectives.

Pour ce faire, les décisions concernant l'enseignement et surtout l'apprentissage futur de l'art et du design au sein de nos écoles, doivent non seulement fonctionner de manière horizontale mais aussi être partagées et débattues avec toutes les personnes touchées par la question. C'est pour cette raison, que nous étudiant.e-x-s – membres de cette communauté de l'éducation en art – reconnaissons notre responsabilité.

(...) la majorité des mesures proposées soulignent toujours le manque de flexibilité dans le cadre institutionnel. En effet, elles proposent des mesures de soutien matériel et financier, sans prendre en compte la question du temps. Le besoin de cette flexibilité est nécessaire – et par conséquent, le besoin de temps – en plus des mesures d'aides financières et matérielles.

(...) En conséquence un nouveau traumatisme émerge.

(...) Le cyber learning (...) doit être considéré comme une mesure exceptionnelle prise dans le contexte de cette situation d'urgence que nous traversons, mais ne doit pas, pour nous, être progressivement normalisé sans un réel débat. Tel que nous le concevons, notre programme ne peut tout simplement pas être remplacé par le tele-learning, et ne s'accorde pas avec la promotion du tele-learning comme progrès, comme potentielle norme de l'éducation.

(...) La recherche et la pratique artistiques ne visent-elles justement pas à construire ensemble des imaginaires politiques possibles, et ce à travers le quotidien, à travers les détails concrets des expériences partagées : boire le café et le thé ensemble, se réunir autour d'une table, partir en voyage d'études, traîner ensemble, etc. Le rôle des sentiments, la présence des corps ne sont-ils pas sous-estimés dans le processus de création de relations de soins, des pensées, des imaginaires dans un cadre de recherche et de pratique ?

(...) Cet événement que nous traversons est une occasion unique de tout ralentir, de remettre en question le système politico-économique dans lequel nous vivons, à savoir le capitalisme. Nous refusons de céder à l'envie de reproduire les réflexes de consommation, de céder aux idéaux d'hyperproductivité.

(...) Nous pensons que les circonstances exceptionnelles que nous rencontrons doivent être abordées par des mesures de soutien alternatives, empathiques.

(...) De plus, les enjeux que nous soulevons ici devraient nous permettre, dans le contexte actuel, d'ouvrir un espace pour repenser et questionner collectivement les politiques d'éducation. **Nous souhaitons :**

(...) nous décidons d'entreprendre une action collective pour soutenir nos convictions et nous montrer cohérent-e-x-s. Afin que ces mesures existent physiquement, cette décision a été discutée et prise de manière aussi collective que possible. Ce que nous posons ici par la décision collective d'invoquer une action de congé collectif, doit plutôt être compris comme une grève – une forme de protestation – liée au fait que la HEAD-Genève subit déjà un arrêt que personne ne peut contrôler : ateliers, expositions, pools techniques, bibliothèques, magasins audio-visuel et une grande partie des infrastructures qui soutiennent notre processus éducatif, qui ne sont pas entièrement accessibles. Nous ne contestons pas les efforts déployés mais nous condamnons les réflexes systémiques. De plus, nous savons, et nous en avons fait l'expérience, qu'il est difficile de trouver un terrain d'entente pour nos revendications; nous pensons cependant que ce que nous devons faire, c'est prendre position.

(...) Nous poursuivons le processus d'apprentissage par nous-mêmes, en créant des alliances entre nous et en continuant nos discussions collectives initiées en septembre 2019. Il ne s'agit donc ni d'un gel, ni d'un congé individuel, mais plutôt d'un point de départ pour discuter plus avant de cet événement. Nous sommes, plus que jamais, engagé-e-x-s dans une intelligence collective. La vision binaire oppressante vers laquelle l'école nous pousse – d'être soit dedans soit dehors – est une vision qui doit être démantelée.

(...) Nous sommes disposé-e-x-s à en discuter davantage avec vous et avec tous les organismes ad hoc. Le futur à venir doit être repensé par nous tou-te-x-s, ensemble.

Dans la chaleur et dans la connectivité,

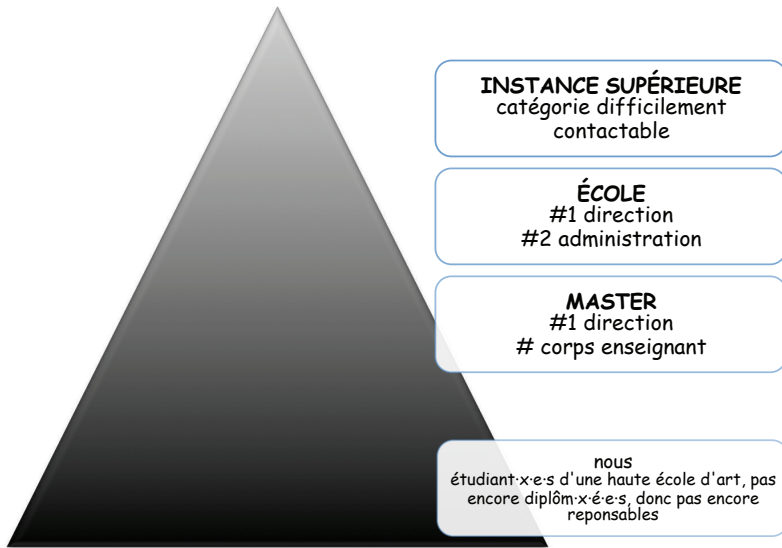
^ - ^ Bonjour ^ - ^

Suite au conseil de filière qui a eu lieu vendredi 10 juillet, nous avons constaté que vous étiez en

☹ échec à tous les modules de ce semestre ☹

Je vous souhaite un bel été.

😊 Bien à vous 😊



°+ . ° . - ~ PERSONNAGES ~ - . ° . +°

29 mars, 23:49

DE: ☹ nous ☹

À: ☺ ÉCOLE, #2 ADMINISTRATION ☺

Dear _____ (administration),

We hope this email finds you well, despite the circumstances we are going through.

Please, find attached to this email a collective letter signed by _____ (nous) about the proposal of a collective congé for the current semester.

In addition, we are sending you a document on the cyberlearning survey launched by _____ (école) with some proposals on this subject.

We hope to be able to discuss with you the content of this letter and open a space for debate on arts education in these times of crisis.

5 mai, 23:02

DE: ☹ nous ☹

À: ☺ ÉCOLE, #1 DIRECTION & #2 ADMINISTRATION ☺

Dear _____ (direction), Dear _____ (administration),

We hope this email finds you well.

We are afraid that our conditions have not been fully understood. As we communicated to _____ (administration), we cannot accept the granting of individual congé on the terms it has been proposed as it does not guarantee the possibility of extending just one more semester and obtaining our diploma in January 2022. We understand – as you have let us know several times – that you cannot take this decision on your own. Therefore, we cannot accept this conomy as the decision. We ...

5 mai, 16:57

DE: ☺ÉCOLE, #2 ADMINISTRATION☺

À: ☺nous☺

Chère _____ (nous),

Nous donnons suite à la lettre de demande de congé signée collectivement par 8 étudiant.e.s de première année du Master of _____ (instance supérieure) en Arts visuels, orientation _____ (master), reçue le 30 avril 2020 par _____ (administration).

Nous vous confirmons que vous êtes en congé durant le présent semestre de printemps 2020. Les taxes d'études vous seront remboursées si elles ont déjà été payées. Étant donné cette interruption de votre parcours, un plan d'études personnalisé devra être établi pour planifier la suite de vos études jusqu'à l'obtention du diplôme.

Comme cela vous a déjà été expliqué à plusieurs reprises lors de vos échanges avec _____ (administration) ces derniers jours, la possibilité de passer votre diplôme en janvier 2022 ne peut pas vous être assurée à ce jour, car une telle décision ne dépend pas de la Direction de la _____ (école).

6 mai, 18:48

DE: ☺ÉCOLE, #1 DIRECTION☺

À: ☺nous☺

Chers _____ (nous),

Nous vous confirmons que votre congé accordé hier est **annulé** ; vous êtes donc présent.e.s durant le semestre de printemps 2020.

Cette décision est définitive et ne pourra plus être reconsidérée. Elle entre en force dès aujourd'hui.

Nous vous appelons à cesser de **confondre** deux voies pour mener cette discussion, à savoir la voie pédagogique et la voie de la concertation et de la décision.

La voie pédagogique est du ressort de votre responsable et du corps enseignant du Master of Arts _____ (instance supérieure) en Arts visuels, orientation _____ (master).

La voie de la concertation et de la décision est du ressort des instances prévues dans la gouvernance de la _____ (école) et de la _____ (instance supérieure). Au niveau de la _____ (école), la Commission mixte, instance paritaire au sein de laquelle siège une représentation des étudiant.e.s, est libre d'aborder toutes les questions qu'elle souhaite.

En choisissant d'accomplir vos études dans notre école, la _____ (école), vous avez accepté d'en comprendre les règles de fonctionnement et les pratiques. Toute discussion y est bienvenue à condition qu'elle soit menée dans le respect des principes **démocratiquement imposés** à une institution publique.

La notion de congé collectif n'a aucune existence légale ou signification pratique dans notre école ou dans les autres écoles de la _____ (instance supérieure). Elle ne peut être comprise autrement qu'un ensemble de congés personnels, formulés collectivement et solidairement. 15 étudiant.e.s de la _____ (école) ont fait appel au dispositif de congé individuel proposé dans le cadre des mesures d'adaptation liées à la pandémie de Covid-19. Cela représente **exactement 2%** de l'ensemble des étudiant.e.s de l'école.

La **gravité** mondiale et les conséquences locales, parfois intimes, parfois dramatiques de la pandémie impliquent une surcharge de travail et une pression psychologique accrue pour l'ensemble des personnels enseignants, administratifs et techniques de l'école. IL n'est par conséquent **pas souhaitable** d'accroître les difficultés de la situation en poursuivant l'échange initié par vos messages collectifs des 29 avril et 4 mai autrement qu'en respectant les voies précédemment décrites. Nous restons ainsi à disposition pour de futures rencontres soit dans le cadre pédagogique de _____ (master), soit dans celui de nos instances participatives.

30 avril, 22:44

DE: ☺ÉCOLE, #2 ADMINISTRATION☺

À: ☺nous☺

Thanx _____ (nous); I think you should consider addressing your messages to someone else; as I said, the

decision is **not** mine. My advice is to address your claim to _____ (direction), the Director of _____

(école).

27 juin 22:51

DE: :S MASTER, #1 DIRECTION :S

À: ☺nous☺

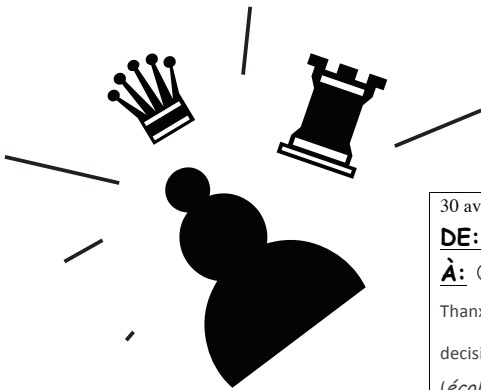
Dear _____ (nous), dear All,

thank you.

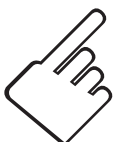
FYI: this is the explanation for **failing** the (procès verba) that validates the module of the plan d'étude:

The student did not present her/his/their individual research in the jury due to the profound global rupture of the covid-pandemic which led to the closure of the _____ (école)-building between mid March and early June 2020 (almost the entire Spring semester); and thus, which did not allow the student to practice her/his/their collective research methodology that is constitutive for her/his/their artistic project. For her/him/them, the displacement of the teaching/seminars online did not provide the resources, social imaginary and safe space that she/he/they needed at this point of her/his/their individual project during the first year of her/his/their studies at _____ (master). The student is part of the collective « semestre en congé » that asks for acknowledging the covid-planetary crisis' immense impact on art education.

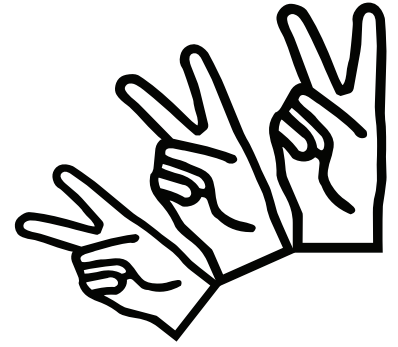
→ If there is something that you would like to change profoundly, let me know on Monday morning — it can be still changed.



5



PROPOSITIONS FOR THE SCHOOL OF TOMORROW



1. Open and Accountable

The school of tomorrow acknowledges the accountability of institutions and brings together all the individuals involved in the experience of learning and teaching to collaboratively set up goals and objectives. Institutions should open up to the people they are serving, care for its community –psychologically and physically– and develop the strategies to become a safe space.

2. Critical and Collaborative

The school of tomorrow reassesses priorities of education beyond metrics and problem- solving. It finds the tools for a critical approach to the Arts and Humanities and values non-profitable knowledge. It has to be organized towards non-hierarchical structures in order to develop collaborative thinking and learning, and be based on the notions of community and collective learning, rather than skills transferability.

3. Situated and Plural

The school of tomorrow actively promotes equity regarding class, gender, race. The institution should be aware of its own past and act towards reparation. The school must increase accessibility to non-western students, in order to be able to create a real plural pedagogy.

4. Digitally Sane and Transparent

The digitalization of education, which began before Covid-19 and was radicalized by it, is inherent to a new form of surveillance, with which we collaborate by giving away our data. The school of tomorrow should be transparent with the use of our data and comply with privacy regulations.

5. Tailored and Open to Change

The school of tomorrow needs to provide autonomy and space to its several actors within the organization. This autonomy should be given in every area, from self-management to freedom of thought, from deciding self-thought practices on learning to producing its own social agenda. One unique-solution cannot fit all.

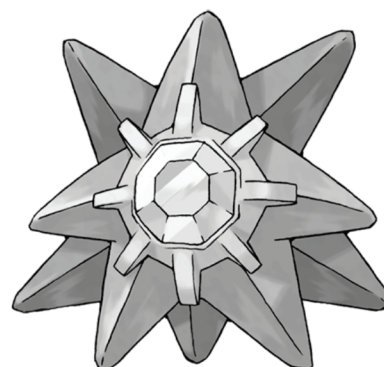
6. Planetary Responsible

The school of tomorrow needs to take an ethical and active position in a globalized and collapsing world, of which life sustainability is failing. It acknowledges the links it holds with an ecocidal system and works towards questioning and cutting its relation to it.

These reflections are the outcome of continuous discussions held collectively by a group of students of CCC MA program since the beginning of the lockdown. We would like to thank all the interlocutors involved.

Ribas Jacques-Antoine
61 Boulevard Saint Jacques
75014, Paris

Lycée Pablo Picasso
2 Avenue Pablo Picasso
94120, Fontenay-sous-Bois



À Cergy, le 22 janvier 2020
Objet : Démission

Madame, Monsieur,

J'ai l'honneur de vous informer de ma décision de démissionner de mes fonctions d'assistant d'éducation, exercées depuis le 05/09/2019 au sein du lycée Pablo Picasso.

J'ai bien noté que les termes de mon contrat de travail prévoient un préavis de huit jours.

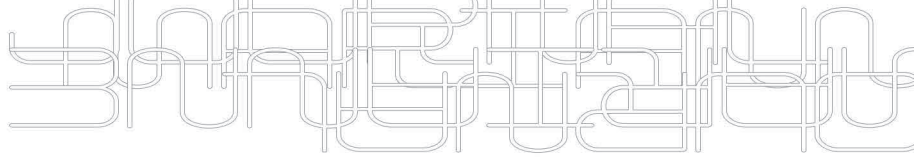
Cependant, je sollicite la possibilité de ne pas effectuer ce préavis et, par conséquent, de quitter le lycée à la date de la réception de ma lettre de démission, mettant ainsi fin à mon contrat de travail.

Je vous remercie de bien vouloir me confirmer votre accord concernant la dispense de préavis.

Je vous demanderai de bien vouloir me transmettre un reçu pour solde de tout compte par mail.

Je vous prie d'agréer l'expression de mes salutations distinguées.





journal marianne_

prise de poste 2015
rachat par un milliardaire tchèque 2018
natacha polony nommée rédactrice en cheffe 2018
démission 2019

À "Natacha Polony" <n.polony@journal-marianne.com>, "Everyone Mailing List" <Everyone@journal-marianne.com>,

Cc Cci plus

Pour vous, la rédaction.

Joindre abc tahoma 10pt B I U A- abc ☰ ☱ ☲ ☳ ☴ ☵ ☶ ☷

Je pensais pouvoir faire abstraction de votre arrivée,
de celle de la nouvelle équipe "journalistique"
... de la radicalisation des restants.

IMPOSSIBLE.

Je suis étudiant, je travaille ici 21 h/semaine, sur 3 jours.
Je gagne 1600 € brut/mois.
J'ai des tickets resto, des chèques-cadeaux, une carte de presse.
Cela me permet de payer mon loyer, de (bien) manger,
d'avoir accès à la culture gratuitement et de pouvoir continuer mes études.
c'est pas une vie de luxe ça ?

Je suis assis là, toute la journée, au chaud, je maquette vos articles. Rien d'épuisant.
Je gagne plus que ma mère, assistante sociale dans un collège au Blanc-Mesnil
qui travaille depuis plus de 25 ans. c'est ça la réalité ?
tu peux me dire combien d'étudiants touchent 1600 € pour ça ?

Pourtant, travailler pour vous me dégoûte.
Vous me dégoûtez.

Je suis maquettiste. Je mets en forme vos idées. Le fond ne me concerne pas,
mais fermer les yeux sur tout ça fait de moi votre complice.
**Complice de vos obsessions ISLAMOPHOBES, RACISTES,
NATIONALISTES, SOUVERAINISTES et MISOGYNE,**
Parce que ouais, débattre sur la manière dont des femmes doivent
ou ne doivent pas s'habiller, en plus d'être islamophobe, c'est misogynne.

Vous faites en rien votre travail.
Vous manipulez l'information pour instaurer votre idéologie basé sur le rejet.
Vous cherchez juste à vendre. À vendre sur la misère, la détresse des gens. Peut importe le reste.
C'est vous qui alimentez et créez l'islamophobie."inexistante" comme vous le savez si bien.
Vous êtes conscients des répercussions ? Vous êtes conscient que votre discours tue ?

Vos sources qui ne sortent pas de leurs 16ème écrivent exclusivement sur des
"on m'a dit que... il m'a raconté que... je crois que..." c'est ça le journalisme ? c'est ça votre travail martine gozlan?
Vous êtes consciente de ce que vous écrivez ? Vraiment ? Vous êtes conscient de la violence de ce que vous écrivez alain léauthier?

Je ne suis pas un "penseur" ni un "intellectuel" comme vous.
Je n'écris pas chez Gallimard comme vous.
Mais croyez moi, je suis tellement plus conscient des réalités.

Vous êtes loin, mais genre, tellement loin.

Vous êtes entourés des mêmes personnes.
Des mêmes personnes qui pensent comme vous. Qui vivent comme vous.
C'est super l'entre-soi pour des gens qui dénonce le communautarisme.
J'ai rien à faire là.

Je ne dis pas tout ça en espérant que vous changiez. Jm'en fou.
Juste que vous remettiez en question votre arrivée,
ça fait 4 ans que je travaille ici, je refuse une proposition de cdi,
je préfère revenir a un statut précaire plutôt que de travailler pour toi.

prix bic

Victorien SOUFFLET <victorien.soufflet@ensapc.fr>

7 décembre 2019 à 13:46

À : Guillaume Breton <guillaume.breton@ensapc.fr>

Bonjour Guillaume,

Ce que j'ai développé dans mon travail ces dernières semaines et ce que j'ai formulé dans ma proposition s'est construit en intégrant le prix bic à mon travail.

J'ai conscientisé la dérive que cela entraîne dans ma pratique, en cherchant à la maîtriser et à utiliser le prix bic pour servir ma recherche artistique. Si j'ai intégré cette tension pour me confronter à une réalité que le prix bic exemplifie, aujourd'hui je m'en émancipe.

Quelques jours avant l'ouverture du concours et au lendemain du 5 décembre, suite à l'énonciation de nos revendications légitimes, cela m'est insupportable que ma participation puisse prendre un sens cynique.

J'apprends qu'il est demandé aux étudiantxs de travailler ce samedi à l'accrochage en dépit de la grève des transports, et que des déplacements pourraient être effectués en taxi au frais des étudiantxs même. Tout cela signe bien la méprise, sinon le déni de la réalité de cette situation de précarité que je contribue à dénoncer.

Par ailleurs comme tu le sais, j'avais déjà émis des réserves quant à ma participation eu égard à ce que devenait ce prix par l'orientation déjà problématique à mes yeux de sa mise en œuvre. Mais la discussion que nous avons eue n'a pas permis de prendre en compte mon ressenti et mon expérience. Aujourd'hui, le prix prend le sens de tout ce dont je veux me séparer.

Par ce présent et après sérieuse réflexion et introspection, j'ajourne ma participation et je retire mon travail de ce concours.

Vous souhaitant le meilleur à toutxs,

Victorien

Démission

Boîte de réception x

Juliette BEAU DENES <juliette.beau-denes@ensapc.fr>

À Septime ▾

Monsieur Grébaud,

Suite à mon mois de travail dans les cuisines du Septime, je vous présente ce jour ma démission du poste d'apprentie.

Malgré nos discussions au sujet des doutes dont je vous ai fait part lors de notre rendez-vous, mon envie de quitter ce travail est demeurée inchangée.

Je ne pense pas être en mesure de supporter les rapports humains tels qu'ils sont dans votre cuisine et dont l'aspect sexiste n'est finalement qu'un pan. Ils relèvent, je pense, d'un système hiérarchique et violent plus complexe auquel je refuse de participer.

Ce système c'est celui de la rentabilité et de l'efficacité qui exercent une domination sur le temps et les gestes, rendant presque impossible un véritable fonctionnement collectif.

Il donne aussi lieu à un rythme que je qualifierai d'impressionnant, à une intensité qui donne à chacun un fort sentiment d'appartenance et de dépendance au travail qui est pour moi à remettre en question.

Je me suis demandée pourquoi rester puis pourquoi partir et c'est avec difficulté que je fais le choix de partir, de m'émanciper de ce fonctionnement.

Je ne regrette pas l'expérience car j'ai beaucoup appris, autant sur la cuisine que sur ses coulisses. Je regrette l'atmosphère dans laquelle ce savoir m'a été transmis.

Ce ne fut pas vain, car il me reste et plus que jamais l'envie d'inventer de nouveaux moyens d'apprendre et de transmettre l'amour de la cuisine.

Cordialement,

JBD

La cuisine est propre

très propre

Elle m'a fait gratter toutes les fentes avec une aiguille.
Mes petites coupures aux mains sont désinfectées par le vinaigre.
Le four est moins gras. J'ai gratté la rouille et essuyé.
C'est fini et il va descendre pour contrôler.
Je pense à lui pendant que je le fais.
Pour rien au monde je ne veux lui donner une raison de m'obliger à recommencer.
Il va descendre à tout moment et je fais du zèle en repassant avec mon papier sur le carrelage blanc.
J'entends ces voix d'hommes qui ressemblent toutes à la sienne et j'ai chaque fois l'impression que c'est lui. Leurs couteaux sont tous dans le tiroirs où je les ai rangés.

On me dit de rentrer chez moi.

Je n'aurai même pas la satisfaction d'avoir un retour sur mon travail.

Il ne supporte pas que je ne rie pas à ses blagues dans la chambre froide.
Ils m'ont encore rappelé d'aller m'acheter des couteaux.
Ils ne s'imaginent pas que je crains alors de moins bien faire on travail et de leur trancher la gorge.

Il me ment, il me ment sur mon temps de travail et sur le reste.
Il dit que si je suis une vraie je dois rester, être féministe et leur faire fermer leur gueule de l'intérieur.
Mais quand je suis là-bas je sais même plus si le vrai problème c'est qu'ils parlent trop de leurs bites ou si c'est que je préférerais dormir en boule au fond du frigo que de vivre cette vie.

Ils disent que c'est à propos du semi-freddo, de la verveine et des baies semi-déshydratées mais ici j'ai chaud et personne ne s'aime.

Ce qui me manque de là-bas c'est cette grande solitude au sein d'un groupe.
Celle sur laquelle les grands s'assoient et qui me donne après coup envie d'écrire.

La rupture conventionnelle

→ La rupture conventionnelle est elle faite pour vous?

- Vous êtes en CDI et travaillez depuis assez longtemps pour avoir droit à l'ARE (Aide au Retour à l'Emploi, plus communément : chômage)

- Vous en avez marre de votre emploi

- Vous n'avez pas assez d'argent pour vivre sans salaire

→ Lisez la suite !

Mode d'emploi

Mes ami.e.s l'ont maintes fois entendu dans leurs divers jobs, et moi aussi :

«ici, on ne donne pas de rupture conventionnelle.»

J'étais à bout de mon job de vendeuse dans une boutique de luxe. Un ancien collègue avait fini par se faire virer après un long conflit avec la boîte qui lui avait justement refusé une rupture des mois avant. Du coup j'étais convaincue que c'était impossible, mais bon, sans argent de côté, la démission n'était pas envisageable pour moi.

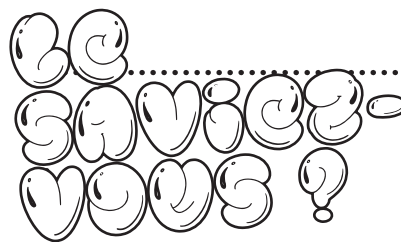
J'ai eu beaucoup de chance d'avoir un psy de gauche, j'imagine. Quand je suis arrivée à mon rendez-vous, un vendredi matin avant le travail, passablement déprimée, il m'a demandé d'essayer de lister les raisons pour lesquelles je ne supportais plus ce job. En les nommant, je me suis rendue compte qu'un certain nombre des conditions « désagréables » dont je me plaignais étaient en fait illégales. Il m'a dit que c'était une politique répandue dans les entreprises, de faire courir ce bruit-là. Les boîtes ont peur que tout le monde quitte son poste pour aller se la couler douce, du coup ils font croire que c'est impossible.

Motivée par cette séance, et en l'absence du manager, j'ai consacré ma journée à éplucher la convention collective et à faire des recherches sur mes droits. J'ai listé toutes les irrégularités, la plupart étaient liées à un manque de personnel : chaque fois que nous n'étions que deux, sans agent de sécurité, il était impossible de prendre nos pauses déjeuner réglementaires, chaque occasion où j'ai du ouvrir seule.

J'ai fouillé les tableaux excel des présences de l'équipe et rien laissé passer.

Le siège venait de décider que nous n'avions pas besoin d'un agent de sécurité 7j/7, et qu'on passerait à 3j/7. À ce moment-là, nos voisins d'en face, un caviste, venaient de se faire braquer à main armée. Un an auparavant, un client avec des problèmes psychiatriques avait menacé de mort un collègue et m'avait menacée

12



Le site gouvernemental service-public.fr nous dit ceci sur la rupture conventionnelle :

- La rupture conventionnelle est le seul mode de rupture du contrat de travail à l'amiable entre le salarié et l'employeur.

- Le salarié qui signe une rupture conventionnelle avec son employeur perçoit une indemnité de rupture (unique inconvénient concret pour l'employeur par rapport à la démission).

- Le salarié a également droit aux allocations de chômage, s'il en remplit les conditions d'attribution.

- La rupture conventionnelle est ouverte au salarié employé uniquement en CDI. Le dispositif ne s'applique pas aux salariés en CDD ou en contrat temporaire.

- L'employeur et le salarié peuvent convenir en commun d'une rupture conventionnelle du contrat de travail.

- L'employeur ne peut pas imposer une rupture conventionnelle au salarié. De même, le salarié ne peut pas l'imposer à l'employeur. (en théorie!)

0

de viol. On avait déposé une main courante (preuve!). J'ai passé la journée à rédiger une lettre d'alerte dans laquelle je listais méthodiquement tous ces faits en insistant sur notre inquiétude.

Toutes les fois où je m'étais plainte auprès du manager, il avait balayé mes paroles :

« *oh ça va, on peut pas dire qu'on est débordés quand même* » ou alors « *on vend pas assez pour pouvoir recruter.* » Son absence d'attention m'a permis de déposer cette lettre sans trop de scrupule sur son bureau en partant le soir, et d'en envoyer une copie « pour info » à la DRH.

Je pense que sur le coup, il a du être furieux. J'en avais marre aussi qu'il m'appelle (souvent) sur mes jours off. Ce samedi en trouvant mon courrier, il m'a écrit, et je me suis dit que je ne répondrais pas, qu'il pouvait bien attendre le lundi. Le soir, à minuit, il a essayé de m'appeler, j'ai laissé sonner, et pris une capture d'écran de son appel, au cas où (preuve!)... (2)

La DRH a répondu à mon mail « pour info », que les problèmes que je soulevais étaient sérieux, qu'ils allaient y remédier au plus vite.

Le lundi matin, comme d'hab on était que deux sans agent de sécurité, le manager était au siège, à la réunion hebdomadaire. Il nous a demandé que l'une de nous parte en pause avant son retour, on a refusé. Je lui ai dit que non, on allait l'attendre pour avoir de vraies pauses. Il était furieux et s'est dit « *déçu* » et « *surpris* » de mon comportement. Le soir même, j'ai rédigé un courrier à destination de la DRH, une demande de rupture conventionnelle en bonne et due forme, où je disais simplement que suite à mon courrier et étant donné la réaction du manager, je préférerais partir (sans donner de détail). Voulant rester cordiale, j'ai précisé que je serais flexible sur la date de ma fin de contrat, pour qu'ils aient le temps de recruter quelqu'un d'autre. Tout ça bien sûr avec accusé de réception. (3 & 4)

Elle était vexée et mécontente la DRH : je lui forçais la main. Moi ça m'a redonné un sentiment de force et de contrôle. Mon courrier d'alerte additionné à ma lettre de demande de rupture conventionnelle, ça composait déjà une belle ébauche de dossier pour les prud'hommes. J'ai eu un rendez-vous auprès du directeur du personnel pour signer la rupture à l'amiable du contrat. Dedans, on s'engage à ne pas attaquer l'employeur, qui s'engage en échange à dire de bonnes choses sur nous si un employeur potentiel lui demande son avis. On s'engage à ne pas divulguer les conditions de la rupture conventionnelle, pour pouvoir continuer à faire courir ce bruit partout : ça n'existe pas. On m'a demandé, oralement, de ne pas dire à mes collègues



Si la situation le permet, ne mettez pas tous vos arguments dans une première lettre de demande de rupture conventionnelle, gardez-en sous le coude au cas où !

Dans certains cas, l'employeur est en fait heureux de vous laisser partir sans avoir à vous licencier. Un courrier très sobre laisse à l'employeur la possibilité de vous répondre positivement sans entrer en conflit.

Un éventuel retour négatif n'a rien de définitif : vous pouvez maintenant revenir à la charge avec des arguments.

2



Proposer d'être flexible sur la date de départ, c'est toujours un argument pratique pour la rupture conventionnelle, ça reprend un vocabulaire qui leur parle, et ça donne une sorte de pouvoir...

3



Le simple fait de demander une rupture conventionnelle statue votre manque de motivation à continuer dans cet emploi, un argument important en soi (je me suis plus motivé.e, cela risque de se ressentir dans l'atmosphère de l'équipe.)

4

non plus que j'obtenais cette rupture. La version officielle, ça devait être la démission, seule voie de sortie volontaire possible du CDI. Je n'ai pas menti à mes collègues, mon éthique personnelle me dictant qu'on peut bien mentir à quelqu'un qui nous réclame de mentir, c'est de bonne guerre.

En répandant la rumeur que la rupture conventionnelle est « impossible », les entreprises renforcent l'impression qu'elle serait une sorte de privilège pour le salarié sortant. En effet, elle lui donne le droit d'accéder à ses droits : l'ARE (aide au retour à l'emploi) pour laquelle il a cotisé, et une indemnité de départ, qui ne peut pas être inférieure à celle du licenciement. (5)

Pas le plus économique pour eux, donc, en comparaison avec une démission. Dans l'autre sens en revanche, quand ils sont à l'initiative de la demande (dans une majorité des cas selon une étude du centre d'Etudes de l'Emploi*), elle leur rend bien des services, puisqu'elle leur permet de contourner de coûteux licenciements économiques, ou de mettre à la porte des personnes sans avoir à se justifier. (3)

C'est un peu étrange pour moi de rédiger ce texte alors que j'approche du terme des deux années de chômage auxquelles la rupture conventionnelle m'a donné accès. Aujourd'hui je me retrouve, de nouveau, à éplucher les offres d'emploi, pas certaine d'en dénicher un qui aura plus de sens pour moi que l'absurde vente de prêt-à-porter. Si cette période ne m'a pas suffi pour trouver une économie hors salariat, comme j'en rêvais, elle m'a quand même permis de passer sereinement mon diplôme, de partir en résidence, et de prendre beaucoup de temps pour moi et les gens que j'aime. J'ai été la fée du chômage pour des ami.e.s qui m'ont demandé de l'aide pour rédiger leurs demandes de rupture conventionnelle. Mes connaissances en « droit du travail » ont beau être bien sommaires, elles ont finalement suffi à démonter l'implacable « *ici, on ne donne pas de rupture conventionnelle.* ». Quelques recherches m'ont permis de comprendre qu'elle n'a rien de si merveilleux, cette rupture conventionnelle. (7) Peut-être qu'un jour, après un long parcours dans une entreprise, on m'en imposera une, pour se débarrasser de moi sans me donner tout mon du. Une bonne raison pour s'en emparer sans scrupule, en attendant, et rire doucement la prochaine fois que vous entendrez que dans telle ou telle entreprise, la politique de la maison est de ne pas en accorder.

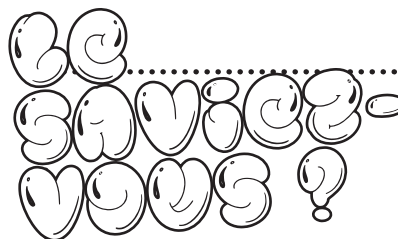
* Le centre d'études pour l'emploi (CEE) « *Des ruptures conventionnelles vues par les salariés. Analyse d'un échantillon de 101 ruptures conventionnelles signées fin 2010.* ». Une étude réalisée par Raphaël Dalmasso, Bernard Gomel, Dominique Méda, Evelyne Serverin et Laëticia Sibaud.



L'indemnité légale de licenciement est le plancher en dessous duquel l'employeur ne peut descendre dans une rupture conventionnelle, mais rien n'empêche d'aller au delà et de négocier plus si vous disposez de leviers de pression.



Vous pouvez vous faire accompagner par un représentant syndical lors d'un entretien de négociation de rupture conventionnelle. Dans le cas où l'employeur aurait fait pression sur vous pour vous faire accepter la rupture, vous avez la possibilité de contester celle-ci auprès des prud'hommes jusqu'à 12 mois plus tard.



La rupture conventionnelle a vu le jour en 2008 sous le règne de Nicolas Sarkozy, et sur une proposition du Medef durant la négociation de l'accord « modernisation du marché du travail ». La CFDT a reconnu que certains salariés sont de toute façon poussés à la démission : dans les cas très difficiles, la rupture conventionnelle permet au moins de recevoir une indemnisation une fois au chômage. La CGT y a vu un marché de dupes car l'employeur dispose de moyens de pression pour contraindre un salarié à accepter cette rupture, alors que ce dernier ne peut imposer une rupture conventionnelle. » (wikipedia)



IL N'A PLUS DE VISAGE

Mardi 16 juin 2020, Pontoise

J'ai froissé mes papiers administratifs. Je projette de les brûler. J'ai conservé mes fiches de paye. Il paraît qu'on aura une retraite avec ça. Une dizaine de boulots en tout genre. Le dernier en date: auxiliaire de vie.

J'ai trouvé l'annonce sur internet. Vieil homme handicapé cherche aide à domicile. Donner le dîner, allumer la télé, dormir sur place au cas-où. Bien payé. çouLa première fois que je le rencontre il me demande si j'ai faim. Je lui parle de mon parcours, il me dit vous me plaisez bien.

Deux soirs par semaine, je vais chez cet inconnu. Il a un très grand appartement, une maison de plein-pied en fait, dans le 16ème, entre la tour Eiffel et l'arc de Triomphe. La maison fait le tour d'une petite cour privée. Elle s'accroche à toutes sortes d'œuvres poussiéreuses. Des choses qui coûtent cher. En passant devant plusieurs fois, on les oublie.

On ne les remarque plus, ces tableaux, tapis, dessins, gravures, dorures, statuettes, tapisseries, sculptures, livres, meubles. Les œuvres mortes comblent le silence de la maison. La cuisinière est gentille et vieille. Elle me rappelle ma grand-mère. Elle travaille là depuis 30 ans. Il y a une tension dans le petit lit-une-place dans lequel je dors. Je sens des déchirements. Le sommeil est léger. Il peut m'appeler à tout moment, avec une sonnette.

Quand il parle de nous il dit mes nounous. Nous dormons dans les même draps, des draps avec des dessins Disney. Je dois lui réchauffer et lui servir le dîner, le mettre dans son lit à l'aide d'une machine. Le déshabiller, poser ses vêtements sur le valet, sans jamais froisser ses pantalons. Il déteste les faux-plis. Plier et ranger son pull en cachemire dans sa penderie qui s'éclaire quand on l'ouvre. Allumer la télé, éteindre la télé. Dans la chambre des nounous, une table à repasser, une pile de draps froissés posés sur notre lit.

Il est paralysé, il est mou du bas du corps. Il ne sent rien en dessous de son énorme ventre gonflé. Il a une poche pour se vider, je dois la changer. Je n'ai pas signé de contrat. Le matin je me réveille tôt, avant son petit-déjeuner de 9h pétantes et je me tire en douce, je file prendre le RER pour rentrer chez moi, prendre une bonne douche surtout.

Un soir, il me demande de lui apporter de la glace au café. J'en mange dans la cuisine.

Quelques nuits, la sonnette me réveille, je dois tirer une couverture sur son gros corps. Puis, il me demande de rester avec lui le lendemain matin, je dois remplacer Wioletta qui travaille habituellement tous les jours de la semaine.

C'est elle qui m'a montré le travail la première fois. Je suis arrivée à 9h moins le quart.

Elle me dit qu'il prend 5 sucres dans son café instantané. Elle me dit de ne surtout pas mettre sa tasse dans le lave-vaisselle car elle coûte presque 250 euros. Je vérifie sur internet, je la trouve à ce prix, environ, oui.

Elle étale du beurre-salé sur sa tartine de pain frais. Elle ouvre le volet du salon, entre dans sa chambre, la porte est ouverte. Il est allongé dans la nuit du matin, elle lui fait une bise en disant un tout petit bonjour. Je ne comprends pas ce qu'il marmonne.

Elle semble absente quand elle lui mets la tartine dans la bouche, elle regarde au loin, derrière le mur de la chambre, elle regarde dans le vide qui n'existe même pas, le vide obstrué. Il mange une bouchée d'obscurité. Il a une commande au bout de sa main molle sous le drap, qui lui permet de trouver la position assise. Une bouchée, un coup de commande. Une bouchée, il se redresse. Une bouchée, le bruit du lit. Des bouchées de pain, jusqu'à ce qu'il soit à son maximum redressé. Il marmonne, elle coince le drap entre ses épaules et le lit. J'entends le liquide dans son ventre, ça fait le bruit d'un ballon gonflé d'air dans lequel l'eau passe. J'entends la tuyauterie. Glouglouglou. Le même bruit que mon radiateur? Elle lui donne son café. C'est long. Quand la tasse est vide, elle appuie sur le bouton qui fait s'ouvrir les volets de la chambre tandis qu'il actionne la commande du lit afin de s'allonger à nouveau.

Elle pose une petite radio sur son oreiller, à gauche de sa tête. Les informations. Je la suis dans la salle de bain. Elle remplit une bassine d'eau chaude, elle me demande de toucher l'eau pour en saisir la température. Puis, la toilette. Du haut du corps jusqu'en bas. Toujours dans le même ordre. Il faut changer la poche, je vois sa chair qui me donne envie de vomir, un trou dans le ventre. Le soir même, je repense à ce trou quand je veux me faire une tartine de rillettes. Impossible. Je déteste ça maintenant. Le métier est bien payé. C'est quand même 100 euros par nuit, et 75 par matinée. Pendant qu'elle fait le nécessaire, il colle sa main molle sur ses hanches. Ensuite, il faut lui donner son ordinateur, il écoute la musique classique et va consulter ses thunes en bourse et les nouvelles du jour.

Il semble gentil. Au début, il semble gentil dans sa vulnérabilité. Les apparences sont trompeuses. Quand il me demande de remplacer les collègues qui lâchent le travail à cause de l'épidémie, trois jours de suite, il n'est pas gentil. C'est le début du confinement, je ne peux pas rentrer chez moi, je n'ai pas d'affaires de change. Tous les soirs, nous voyons les informations sur son téléviseur pendant qu'il mange son dîner à l'aide d'une fourchette accrochée à sa main. Il regarde TF1. Le roi Macron qui dit « la guerre ». Sa fille qui a mon âge et qui a peur. Puis, le fromage, toujours le même, dans le même ordre. Lui il a probablement envie de mourir. Je me dis que je vais essayer d'attraper le virus pour lui donner et qu'il y passe enfin. Que cette vie routinière s'arrête. Il n'est pas assez courageux pour le suicide, alors attraper cette maladie, ça lui irait peut-être bien après tout.

Je ne mets pas de masque dans le train.

A chaque jour suffit sa peine. Une fois qu'on lui a fait sa toilette, passé ses vêtements, en se faisant mal au dos, chaque jour à la même heure, curé ses ongles, peigné ses cheveux, rangé les serviettes, il faut utiliser la machine qui le passe de son lit à son fauteuil, refaire le lit, et cætera, et cætera. Il faut mettre ses pieds mous dans ses mocassins déformés, scotchés à son fauteuil. Il dit que les pieds sont mal mis. Il dit ça sur un ton sec et dédaigneux, un ton qui ferait mettre sa queue entre ses jambes à un chien. Ensuite, le bruit du fauteuil roulant électrique sur le parquet. Il pourra aller à son bureau. Être encore face à un écran. Être bloqué ici dans sa maison. Parfois, il est de mauvaise humeur, il me dit qu'ici quand les nounous sont entre la télé et son regard, « on leur coupe les bras et les jambes, et on les viole ». Parfois, il mange au bout de la cour, il faut lui mettre son chapeau sur la tête. Il mange la viande presque crue. Il ne faut rien oublier, 45 secondes au micro ondes. Il a eu une accident de ski. Il y a un diplôme de Radiologie accroché à un mur.

Pause: 15h-19h, obligée d'attendre là, confinée. Sa fille me dit que je peux aller sur le toit de la maison, « il fait soleil on bronzera ensemble ».

Un jour, il me demande de le gratter après la toilette. Il demande ça avec une sorte de sourire vaguement coquin, une petite voix qui traîne. Je le gratte. Il a une réaction qui me

dépasse. Il suffoque, il a un semblant de désir ou de plaisir, érotique, sexuel. Je vomis intérieurement. Je ris intérieurement. C'est d'un ridicule.

Il me dit ça me gratte. Il me demande « gentiment » d'utiliser des roulettes à pics en fer. Il me dit plus vite, plus fort. Il me dit prenez la plus grosse dans la main gauche et la petite dans la main droite. Il me dit quand ça me fait mal ça me fait du bien, j'aime ça. Il me dit avec les deux mains, sur les épaules, sur le torse. Il suffoque. Les vaisseaux sanguins dans ses yeux ont claqué. Il saigne. C'est gore. Je dissocie. Il me dit vous êtes une vraie tigresse, vous savez comment vous y prendre avec les hommes. Le sang est épongé par un gant de toilette blanc.

Plus tard, je lui écris un mail. Assistante sexuelle est un métier à part entière, je lui dis. Je n'ai pas signé pour ça. Je n'ai rien signé en fait. Je ne veux plus faire ce qu'il m'a demandé l'autre fois, sauf si il me paye plus. Il n'engage que des jeunes étudiantes. Ses nounous ne sont pas qualifiées. Il me demande alors vous voulez être mon assistante sexuelle? Il me dit vous êtes la première à me demander plus d'argent. Je lui dis non je ne veux pas, en fait je ne peux pas je lui dis. Il ose toujours me complimenter, me raconter ses fantasmes de jeunesse de vieux pervers sénile. Je viens en jogging extra-large avec un masque en fer. Et je lui coupe les parties génitales. Je ne peux plus faire semblant de sourire. Je ne veux plus être aimable et polie pour gagner de l'argent. Je ne le regarde plus dans les yeux. Il n'a plus de visage. Sa voix est sourde et essoufflée, je ne la connais pas. Je ne veux pas l'entendre, je suis une machine à fric, je pense au fric, je pense comme ça je payerai mon loyer, je pense je serai tranquille un moment. Un jour j'oublie de changer la poche, au petit matin il y a de l'urine partout dans le lit. Un jour j'apporte une assiette de fruits qu'il m'a réclamé, il me dit oh le joli cœur. Un jour j'enlève son pansement sous ses cuisses, il me dit c'est pour l'amour? Il me dit de passer mes mains sous son corps et de lui rapprocher les fesses. Cette odeur d'urine est infecte. Les mêmes actions, dans le même ordre, toujours. Il me dit vous viendrez changer de chaîne à 20h43 pour mettre la 57, il me dit vous pouvez remonter mes testicules s'il-vous-plaît? Il me dit vous pouvez sortir mon zizi? Je ne supporte plus son air.

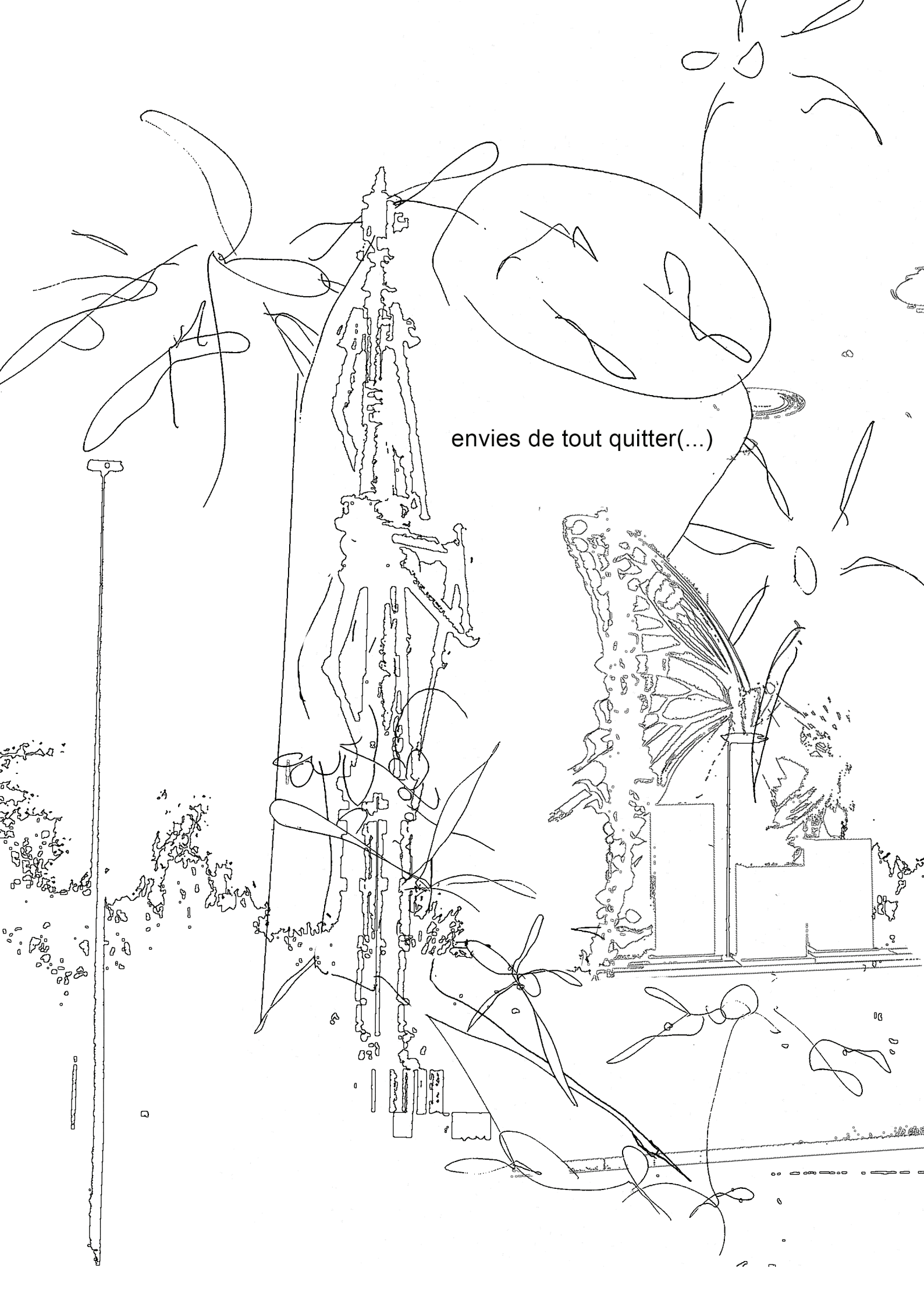
Jeudi 18 juin 2020, Pontoise

Je viens de brûler mes papiers, j'ai gardé quelques morceaux de cendres sur lesquels il y avait des traces administratives, les mots « devoirs », « travail », « facture », « trimestre », des chiffres, les bulletins scolaires, un morceau de mon identité, une vieille adresse.

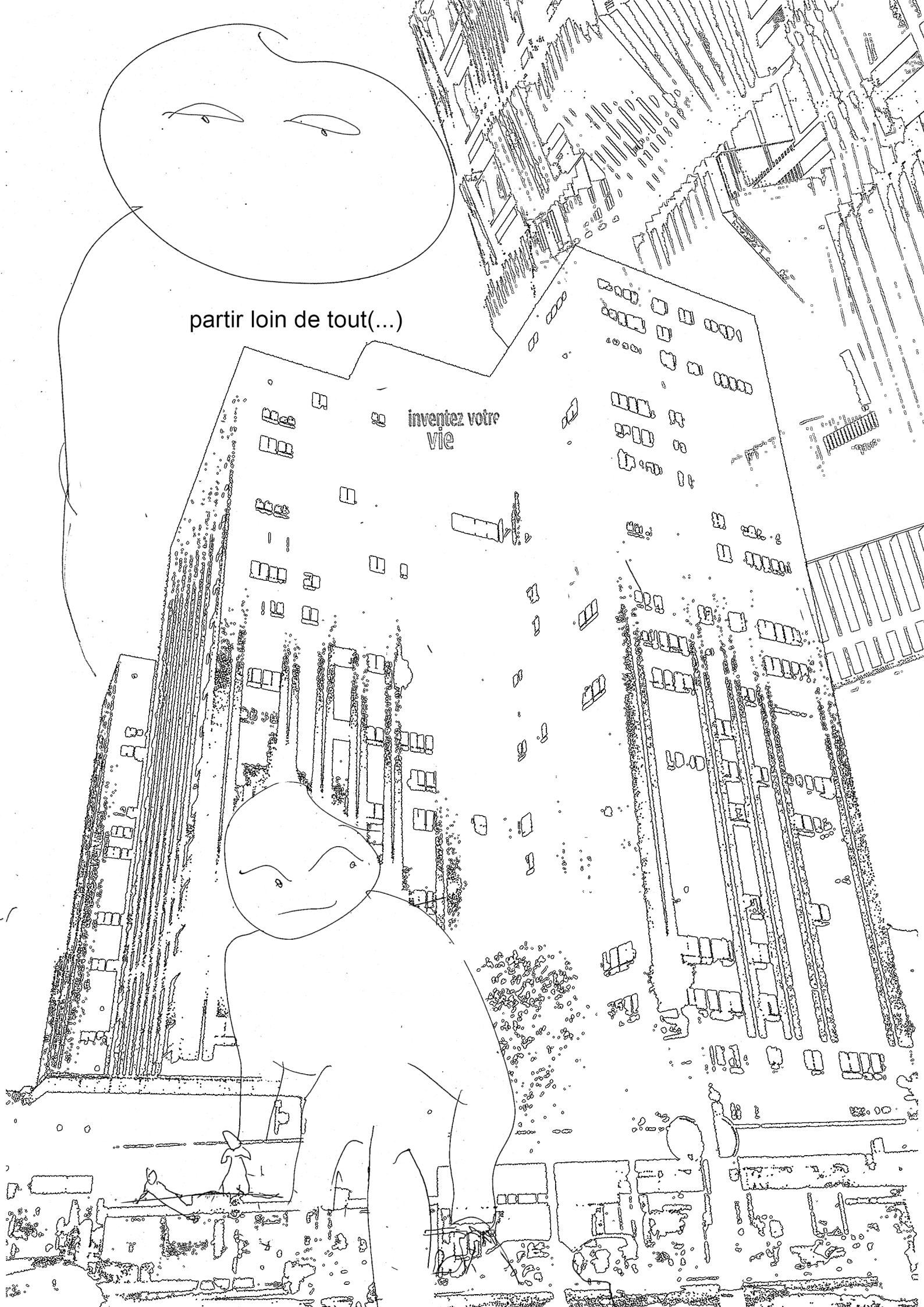
Je n'ai pas brûlé mes fiches de paye. Je n'ai pas trouvé le moyen de vivre sans devoir vendre mon temps, mon corps et mon énergie contre mon gré. J'ai voulu travailler pour l'école mais elle m'a refusée, alors qu'elle connaissait ma situation précaire. Je vais faire un stage, dans lequel je ne serai pas payée. Et continuer de toucher la bourse et les allocations, le minimum vital.

Vendredi 4 septembre 2020, Pontoise

Demain nous irons porter plainte.



envies de tout quitter(...)



partir loin de tout(...)

inventez votre
vie



être enfin tranquille(...)



mais le gros nuage s'approche et...

à suivre

BUILDING

Pour ne plus avoir à payer de vigile à l'entrée, la direction a fait installer un SAS de sécurité composé d'une série de deux portes vitrées automatiques permettant de sortir du bâtiment. L'entrée se fait par la porte tambour située à l'autre bout de la paroi vitrée. La personne qui a mis au point le SAS de sortie est partie peu de temps après. Depuis une dizaine de jours le système est cassé. Avant il fallait qu'une porte coulissante automatique se referme derrière soi avant que les battants extérieurs s'ouvrent, comme dans une banque. Il y a toujours tout un tas d'employés qui oublient à chaque fois. Ils se postent devant et attendent le nez en l'air jusqu'à ce que j'intervienne en disant poliment mais assez fort pour être entendue :

- C'est ouvert, il suffit juste de pousser la porte de droite.

En fin de journée il arrive parfois que parmi ces personnes se trouvent celles qui n'ont pas répondu au « Au revoir, bonne soirée » que je leur adresse depuis le comptoir d'accueil en m'ignorant volontairement. Elles se retrouvent alors assez confuses, échappent un rire gêné et poussent la foutue porte pour s'extraire le plus vite possible du bâtiment comme de la situation. Les autres savent que l'un des battants reste ouvert en attendant que le tout soit réparé, et viennent s'écraser de tout leur poids contre la porte qu'ils savent plutôt lourde. Aucun d'eux n'échappe à ce mouvement rappelant presque quelque chose du coup d'épaule au rugby : le corps se courbe et place dans un côté aussi bien sa force de résistance que celle d'attaque, afin de pousser les obstacles et laisser place. Une de ces employées fait souvent exprès de ne pas entendre mes salutations d'hôtesse d'accueil. Les rares fois où elle me répond, elle le fait très brièvement les yeux à peine levés vers moi en me faisant sentir dans ce bref éclair qu'est l'apparition de son regard enfin détourné du sol que ses principes, son éducation, et je ne sais quoi l'obligent à me répondre mais que cela l'emmerde profondément... La voici justement. Il est seize heures passées, elle quitte le bureau, son épais carré de cheveux bruns masquant son visage. Elle appartient à la catégorie de ceux qui savent que la porte de sortie est cassée et s'y dirigent en la chargeant, sans hésiter. Elle traverse le hall en laissant ma salutation sans réponse comme à son habitude, pousse la porte et réapparaît de profil de l'autre côté de la vitre, engagée d'un pas certain sur le trottoir. C'est une femme de plus d'une cinquantaine d'année, le corps robuste, les épaules larges, presque toujours habillée en noir

ou en gris, une veste de type masculin dont le col est large et le tissu rigide. Le hall est à nouveau vide, le téléphone ne sonne pas, mon attention toute entière est tournée vers cette femme de l'autre côté de la paroi en verre. La vue est offerte, comme sur un écran géant, mon corps s'enfonce dans le confortable fauteuil de bureau rembourré, baignée dans la platitude tiède de l'air de ce grand espace intérieur. Je l'observe faire face au courant d'air de la rue. Sa mine fermée et fatiguée, ses cheveux raides et noirs agités dans tous les sens, cachent par intermittence certaines parties de son visage. Un orgueil qui avait peut-être fini par faire naître une sympathie intérieure et distante à son égard. Je regarde cette femme marcher. Après le deuxième pas son corps entier bascule dans un mouvement de chute, très lent. Derrière les portes vitrées on n'entend rien, pas même la rue. Elle tombe, s'étalant de tout son long sur le trottoir. Spectacle muet vu depuis le silence du hall. En comprenant ce qu'il se passe, mon corps bondit du siège à roulettes et traverse le carrelage en faisant chanter les escarpins réglementaires à bouts ronds et talons bas. J'ouvre la porte de sortie cassée, en la chargeant moi aussi de toute mon épaule, le vent de la rue entre dans mes oreilles, lèche ma peau, fait virevolter des petites mèches de cheveux dans tous les sens, malmenant mon chignon. On se regarde, j'ouvre la bouche mais aucun son ne sort, elle est déjà en train de se lever, elle aussi hagarde, ouvre une bouche dénuée de paroles. La situation m'emplit de gêne. Bien des fois j'ai pu haïr le snobisme dont elle faisait preuve à mon égard, mais à cet instant la vue de son impuissance totale est désagréable à voir. Sa chute silencieuse était comique ne serait-ce que visuellement, mais il y a quelque chose dans son regard qui me transmet un malaise difficilement supportable. Un passant avait accouru pour l'aider mais elle ne regarde que moi en disant « Désolée, désolée » avec ces yeux dégoûtants. Je parviens à articuler quelque chose comme « Ça arrive » et lui conseille de passer à l'infirmerie des employés pour voir si ils peuvent lui donner de la glace. Je répète plusieurs fois où elle se trouve exactement dans le bâtiment. Elle m'écoute en acquiesçant mais l'expression de son visage, son attitude trahissent l'inutilité de mes indications. Elle a beau être choquée et très sûrement souffrir elle n'y ira pas. Son corps massif était d'abord tombé sur un genou, je l'avais vu depuis mon poste. Elle le tient à une main en le massant à travers son pantalon, elle

bredouille quelque chose puis s'en va.
Quand ils entrent dans le bâtiment, c'est par la porte de l'entrée principale — la porte tambour — à côté de laquelle ils passent leur badge sur le petit boîtier en plastique; un voyant vert s'allume et les plaques de verre se mettent à tourner. Il m'arrive d'entrer dans le bâtiment par la porte qui est cassée, surtout quand je sors fumer, mais la plupart du temps j'évite. Non pas que je craigne qu'une équipe de terroristes ou de bandits seraient tapis à observer quelque part dans la rue, jusqu'à remarquer que la sécurité du bâtiment n'est plus optimale et que cette porte de sortie défectueuse représenterait une opportunité; c'est plutôt par rapport à tous les employés que j'ai rappelé à l'ordre après les avoir vu entrer par la porte de sortie cassée. C'est l'une des rares occasions où j'ai toute la légitimité de leur renvoyer leur mépris sous forme de rappel de consignes de sécurité ultra-importantes qui les dépassent, et sur lesquels moi, la-petite-demoiselle-de-l'accueil, je me dois de veiller. Ils ne le prennent jamais très bien donc si jamais l'un d'eux me voit le faire, ma crédibilité est grillée, ils ne manqueront pas de me le faire remarquer et je n'aurai pas d'autres choix que de l'écraser, avec le sourire. Je mets donc un point d'honneur à entrer le plus possible par l'entrée principale avec mon badge, comme tout le monde. Il y a beaucoup de vent et ces quelques instants ont suffi à me geler entièrement, l'air mesquin s'est glissé entre le tissu léger de ma jupe et de ma veste de tailleur. Ridicule uniforme gris. Le signal lumineux vert qui indique que le badge a été reconnu et qui normalement précède l'ouverture de la porte n'apparaît pas. Ce sont des cartes à bandes passantes, un vieux système assez fatigué, ce qui fait râler pas mal de monde. Je débite entre mes dents un collier d'insultes à l'attention du lecteur de badge en trépignant. En général quand je les vois à travers la vitre passer leur carte plusieurs fois et s'impatienter j'actionne le bouton du comptoir qui déclenche l'ouverture. Ils sont souvent reconnaissants. Là il n'y a personne derrière le comptoir puisque je suis dehors. Je regarde mon fauteuil vide, les vases d'orchidées artificiels et les lampes qui pendent depuis le haut plafond et pour une fois cet intérieur me paraît accueillant. Je fais des va-et-vient avec la carte que j'actionne devant le récepteur indifférent, en me tortillant une jambe sur l'autre. Les bords de ma veste maintenus tirés grâce à mon bras libre pour me couvrir le plus possible. Le vent siffle dans mes oreilles, les déchets de la rue s'envolent, un sac plastique vient se prendre dans mes jambes au bout desquels mes pieds s'agitent. Je sautille quelques instants en alternant un talon puis l'autre avant de réussir à m'en débarrasser. S'ajoute au froid une envie aussi soudaine que pressante d'uriner. Pleine, ma vessie, qui hurle, me presse de rejoindre l'intérieur encore plus vite. Maintenant. La porte des toilettes du hall est entrebâillée, je la vois depuis l'extérieur, elle

m'attend. Je tortille de plus belle en grimaçant, j'espère que personne ne me voit et m'adonne à de nouvelles tentatives. Je sens que le système électronique n'est cette fois-ci pas prêt à fonctionner et me dirige vers la porte cassée en marchant assez étrangement, les cuisses très serrées à cause de ce besoin urgent, et les bras enlacés autour de mon buste pour ne pas perdre une miette de chaleur. Si un employé me voit entrer par la porte de sortie cassée tant pis ! Je n'en peux plus. C'est ça où je fais sur moi, là, devant le bâtiment, en uniforme. La porte résiste. Je m'y prends à deux bras, c'est vrai qu'elle est très lourde et que ses gonds auraient besoin d'être graissés.

Elle ne bouge pas. Je pousse plus fort, manquant presque de me faire dessus dans l'effort. Rien. J'aperçois un employé derrière la vitre. Soupir. Tant mieux. Je lui fait un sourire puis un signe de la main. Il me sourie en retour mais ne semble pas avoir compris car il continue sa trajectoire jusqu'aux ascenseurs menant au parking dans l'un desquels il disparaît. J'aperçois mon reflet sur l'une des vitres, je l'évite, mon chignon est complètement défait. Je remarque une silhouette derrière le comptoir, une silhouette, quelqu'un semble assis à ma place sur le fauteuil. C'est une jeune femme habillée exactement comme moi, son chignon est intact. J'agite une main, puis un bras pour lui faire signe, au détriment de la chaleur qui s'échappe de ma veste. Elle semble comprendre ma demande et m'indique, sans bouger du comptoir, la porte tambour. Je lui montre le badge mimant qu'il ne fonctionne pas, que la porte tambour ne s'ouvre pas. Au bout de quelques interminables instants d'échanges gestuels, elle acquiesce et fait rouler son fauteuil à l'autre bout du comptoir, là où se trouve le bouton sauveur. La porte tambour entre en rotation. Je traverse le hall, complètement débraillée et la bouche pleine d'excuses que j'adresse à la silhouette derrière le comptoir avant de me jeter à l'intérieur des sanitaires. Qu'il est bon de se libérer. Je passe timidement ma tête à l'extérieur et entend la jeune femme assise au comptoir saluer les employés, essayer leur silence, puis répondre au téléphone. Que s'est-il passé? Quelque chose me dit qu'il ne vaut mieux pas que je sorte de ces cabinets, qu'en arrivant au comptoir elle ne se lèvera pas pour que je puisse me rassoier. Sinon elle m'aurait reconnu depuis le début, et moi-même je ne l'ai jamais vu, bien qu'elle me ressemble fortement, mais cela c'est peut-être dû à l'uniforme, au chignon, à la posture d'hôtesse d'accueil. Maintenant c'est sa place, cela semble difficilement contestable. Je vais attendre qu'elle parte, que l'immeuble entier se vide, oui je vais attendre qu'il ne reste plus personne et je retournerai alors au fauteuil à roulettes et cette fois-ci je ne le quitterai plus, quoi qu'il arrive. Tout alors sera oublié.

It's been too many days
that the first thing I say is sorry.
It could be worst though, it could be in the morning.

I often shove one of the first humans I see
in the street
on my way to work
at 5pm.

I don't do anything for myself anymore and
I just go where I'm expected to be,
I just take what is offered to me
and that's how I ended up eating oranges three times a day
- I can tell it doesn't keep the doctor away -.

In the fastfood where I work
my boss feels guilty about getting us to eat burgers and fries every day
so he buys huge amounts of oranges.
I've never been so full of C vitamins
and sleep and fatigue in my life.

The only thing I can picture doing for an art project
is a room filled by oranges on which I lie down
until I'm fully rested and wake up graduated and sticky.

There is an internet legend
- actually a bunch of guys online -
telling that the only thing better than an orgasm
is to eat an orange under the shower in the morning.
Today is a day off so
I made some simple observations in my free time:

eating an orange under the shower > having an orgasm
having an orgasm under the shower > eating an orange
having an orgasm eating an orange > taking a shower

It could mean that:
eating an orange
=
taking a shower
=
having an orgasm

- every day is alike and that is terrible
but I'm afraid that life will be even more tasteless after succeeding at
eating an orange while having an orgasm under the shower - .



Johana Blanc est une artiste qui vit et travaille à Paris. Elle étudie à Genève, c'est une amie, et ce texte parle de son travail. Ce texte est l'adaptation d'une longue discussion entre Johana Blanc, Fanny Lallart, et Juliette Beau en septembre à l'atelier de Johana. Johana a commencé une recherche sur Nye Farrabas, artiste américaine dont la carrière est le point de départ de notre conversation. Johana a découvert le travail de Nye l'année dernière quand elle réalisait une édition mélangeant des partitions de performances Fluxus et des textes à elle pour une expo à Berlin dans un fond d'archive Fluxus. Quasiment toutes ses références au mouvement étant des mecs, elle s'est efforcée de trouver des femmes et c'est comme ça qu'elle a découvert Bici Forbes (l'autre nom de Nye Farrabas), à travers son texte 'Become Invisible' écrit en 1966.

Become invisible

A: By hiding

B: By divesting yourself of all distinguishing marks

C: By going away

D: By sinking through the floor

E: By becoming someone else

F: By concentrating so hard on some object or some idea that you cease to be aware of your physical presence

G: By distracting everybody else from your physical presence

H: By ceasing to exist

Ce texte lui est resté en tête après l'édition, l'a hanté quelques temps. En continuant à chercher des infos sur cette femme, Johana s'est vite aperçue qu'il n'y avait pas, ou très peu de documents la concernant. Son nom apparaît sur la fiche wikipédia de son ex-mari, Geoffrey Hendricks, dont elle a divorcé en 1971, mais pas de fiche à son nom. On la trouve dans certains catalogues d'expositions liées à la scène Fluxus dans les années 60 et elle a quelques pièces dans de grandes collections américaines, datées aussi des années 60. Puis plus rien. Alors Johana a eu envie de retrouver Nye, de lui poser des questions, de mieux connaître son travail, qu'elle fasse partie de l'histoire elle aussi. Tout en poursuivant ses recherches, elle a commencé à lui écrire des lettres, sans jamais les envoyer. Des 12 lettres écrites par Johana, en voilà deux:

Chère Nye,

J'ai découvert votre travail en feuilletant le Fluxus Performance Workbook, dans lequel est publié votre énoncé Become invisible. Cette pièce me reste en tête, m'accompagne depuis quelque temps. Je la trouve d'une beauté obsédante, et je voudrais avant tout vous remercier pour ça. J'espère que mon message ne vous semblera pas intrusif : je souhaiterais en savoir plus sur votre travail et votre vie.

J'ai remarqué que beaucoup de vos travaux sont éphémères, comme les sculptures en glace, ou même auto-destructeurs, comme Terminal Piece. Cela m'intrigue d'autant plus que vous avez été très discrète depuis votre départ de New-York.

J'ai écouté un podcast hier sur Lee Lozano ; une artiste parlait de la difficulté d'approcher son histoire sans la mythifier. Vous avez tout des légendes : quelques traces, et des histoires. Il paraît que Lee a essayé de brûler la maison de ses parents. L'invitée disait que ça faisait partie de son œuvre, puisqu'elle a écrit quelque part qu'elle se détacherait violemment de toutes les institutions. Elle disait que la vie de Lozano après Dropout Piece était Dropout Piece. Que sa vie post-art était son art, et inversement, quoi que ça puisse vouloir dire. J'ai pensé à toi : ta vie, après ton départ de New-York, est-elle l'application de Become Invisible ?

Et moi, si j'arrêtais l'art, aujourd'hui, est-ce que je pourrais dire que c'est un geste d'appropriation, un re-enactment de ton travail? J'ai remarqué récemment qu'une grande partie de mes idoles personnelles étaient des déserteuses. Ce n'est pas très judicieux. Mais ma fascination pour les artistes qui se détournent de la production s'accompagne d'une crainte de subir cet arrêt, par nécessité financière ou simple découragement. Le charme d'un cow-boy solitaire refusant de se plier à la nécessité de créer n'a rien à voir avec la banalité d'une femme qui renonce et se prend un vrai job. Mon abandon de la pratique artistique ne sera pas grandiose, juste prévisible. Comment était le vôtre ?

Chère Nye,

J'espère que mon message ne vous semblera pas intrusif : je souhaiterais en savoir plus sur votre travail et sur votre vie.

Je fais une recherche sur les femmes artistes ayant quitté la scène artistique au tournant des années 60 à 70. Je souhaiterais vous interroger sur votre travail, pendant votre implication dans la scène Fluxus mais aussi et surtout après votre départ de New-York.

Accepteriez-vous une interview ? Une bonne partie de cette recherche est motivée par une curiosité personnelle et je ne sais pas ce qu'il en adviendra. Mais je souhaite également faire connaître davantage votre travail car il me semble important et largement sous-documenté. Aussi si vous l'acceptez, je voudrais avec votre aide rédiger quelques notes biographiques et réunir des images afin de vous référencer sur internet, créer une page wikipedia notamment et aussi sur des plateformes féministes comme AWARE.

Beaucoup de questions restaient sans réponses quant à la disparition de Nye Farabbas de la scène artistique de son époque : Au titre de cette pièce, « Become Invisible », on pourrait croire qu'elle était orchestrée. Est-ce que disparaître de la scène officielle pour n'opérer que dans un rayon plus intime, ne serait pas une forme assez juste de partager de l'art ? Pourquoi percevons-nous cette manière différente d'exister en tant qu'artiste comme une disparition, alors qu'elle pourrait aussi être une forme d'accomplissement, une manière plus sincère et plus belle pour elle de vivre son travail ?

Le manque d'informations sur cette artiste laisse une grande place à la spéculation, et a poussé Johana à se demander comment faire cette recherche sans être dans des logiques de récupération, sans trahir les positions de Nye Farabbas.

C'est ces questions que nous nous sommes posées à trois, pour essayer de rendre compte de cette recherche, mais aussi pour continuer, à la manière de Johana, à écrire des portraits en creux. Celui de Nye et les nôtres.

Johana Blanc: Je pense qu'il y a trois directions dans la disparition du champ de l'art qui sont: 1- la contrainte d'arrêter pour des raisons financières ou par découragement. 2- Un geste de protection dont Nye Farrabas parle dans certains textes où elle évoque la période Fluxus comme une période très exigeante, foisonnante mais épuisante. Elle parle donc aussi de son départ de New York comme d'une manière de protéger sa santé mentale. Et la troisième direction ce serait une forme d'accomplissement dans l'amenuisement du travail.

Fanny Lallart: Les trois sont inter-dépendantes aussi dans son cas, en étant confrontée à des problèmes économiques elle se met à réfléchir à la disparition du monde de l'art, etc.

Jo: Ouais et à trouver des solutions plus simples, plus légères, plus locales aussi. Elle dit aussi qu'elle n'a jamais arrêté l'art donc tout ça reste de la spéculation parce que je pars du principe qu'elle a arrêté alors que c'est pas le cas. Mais disons qu'elle a disparu du champ de l'art, de la scène mondaine de l'art.

F: Cette lettre plus haut nous amène à l'idée du mythe. T'en penses quoi toi de cette mythification?

Jo: Je trouve ça assez gênant, je pense qu'il faudrait que j'évite de trop le faire... J'aime bien ce moment où ça devient de la fiction et à partir duquel on peut interroger plein de choses, mais je suis pas sûre que ce soit très intéressant de mythifier les personnes. C'est aussi pour ça qu'en utilisant cette forme de

lettres qui se répètent beaucoup et qui parlent de plus en plus de moi je rends ça tellement gros, tellement absurde, qu'on désamorce cet effet-là du mythe.

Juliette Beau: Cette gêne-là, par rapport au mythe c'est aussi une gêne face à la recherche au sujet des artistes disparu.e.s non? Tu dis ne pas être sûre de savoir si c'est ok d'aller tout le temps chercher des modèles d'artistes antérieur.e.s à toi, mais je trouve que ce que tu fais est plus précis : tu cherches pas n'importe qui, tu fais des recherches sur certaines femmes. Dans tes lettres, ton rapport au féminisme est décrit en filigrane mais demeure assez clair. C'est ce qui fait toute la délicatesse de ton travail.

Il y a donc deux démarches très différentes qui se croisent dans ces lettres. L'une qui est une proposition de documenter mieux son travail pour une raison évidente de manque de référentes féminines, de modèles alternatifs trop peu montrés. Et l'autre qui est d'essayer malgré tout de trouver tes propres formes, par ces lettres qui existent par elles-mêmes et qui parlent de toi jeune artiste. Ça je trouve qu'on le comprend bien et on n'a pas du tout l'impression que tu t'appropries l'histoire de quelqu'un.e d'autre.

Jo: Oui, au sujet des archives je pensais à une phrase que Lili m'a dite il y a peu de temps: "Ah de toutes façons toutes les galeries ont leur vieille dame ». Une espèce de mode de récupérer une vieille artiste et puis la ressortir du placard pour aller capitaliser dessus. C'est en même temps génial de parler des femmes auxquelles l'histoire n'a pas rendu justice

et en même temps ce qui me gêne dans le fait de mythifier Nye Farrabas ou Lee Lozano ou certaines artistes qui sont devenues des espèces d'idoles : c'est le fait qu'on les rende tellement particulières qu'on en fait des exceptions et rien ne change. C'est le problème de la figure du génie dont on ne se débarrasse pas en faisant des mythes. Je trouve ça super important d'avoir plus de références féminines, d'avoir plus de modèles féminins mais je sais pas si c'est la meilleure manière, d'en choisir qu'une et de dire: « celle-là regardez elle avait tout compris de son époque » alors que tout le monde a tout compris de son époque.

J: Et c'est plus violent encore quand on montre des femmes artistes, qui à l'époque ne vivaient pas de leur art ou ont fini par arrêter, comme des génies déchues du panthéon de l'histoire, à qui la galerie rend justice. Finalement c'est aussi du temps de monstration qui pourrait servir à montrer des femmes qui aujourd'hui essaient d'en vivre.

Jo: Je sais pas si tu as lu ce texte sur la Judson Gallery, à la fin elle parle de la dernière pièce qu'elle a faite là-bas, qui je crois est une de ses dernières pièces tout court dans la scène Fluxus. Ça s'appelle «Terminal Reading», elle raconte qu'elle est en train d'écrire un roman dont elle n'a que trois copies. Quatre performeurs lisent les manuscrits et se les passent ou bien les jettent au feu et la pièce se finit quand tous les feuillets sont brûlés. À nouveau c'est cette idée de tout brûler et partir, assez radicalement. Et aussi un grand détachement vis-à-vis de sa production que je trouve incroyable.

F: Et qui te renvoie toi à des questionnements perso?

Jo: Ouais, je me pose vachement de questions sur comment on pourrait imaginer une autre manière de faire de l'art qui serait moins attachée à son propre nom mais qui parlerait aussi de la manière dont on se lie plus que de la manière dont on est, ou quelque chose comme ça. Je pense que c'est ça que j'essaie de faire dans cette lettre-là, parler de ce qu'il y a entre moi et le monde et la manière dont moi je me lie au monde, plus que de ce que je fais.

F: Et toi ça fait écho au fait de possiblement arrêter de faire de l'art complètement?

Jo: Oui j'y pense plusieurs fois par semaine.

F: Je vois plein de personnes qui se demandent ce qu'elles vont faire de leurs vies mais qui ne se posent pas la question en se disant qu'elles pourraient faire autre chose que de l'art. Ou beaucoup sont dans un rapport à la position sociale d'être artiste très interdépendante de leur personne, avec l'idée qu'on

naît et meurt artiste et même si c'est dur et que tu te poses des questions, tu penses pas à arrêter. J'ai pas l'impression d'avoir souvent eu cette discussion en école d'art. La question du doute, du renoncement.

Jo: Oui c'est un truc dont on parle peu, c'est un peu un tabou. Même pour ce qui est des personnes qui arrêtent tout de suite après l'école. On parle pas des gens qui ont arrêté l'art avec qui on a passé 5 ans et qui font complètement autre chose. Il y a une forme de mépris ou de culpabilité envers ceux qui arrêtent. J'avais une super copine en bachelor qui a arrêté l'école et coupé les ponts avec tout le monde, elle parlait plus à personne. J'ai essayé de la contacter. On a quand même partagé un atelier 3 ans on était très potes, mais elle a vraiment dû couper, elle voulait plus entendre parler. Je m'étais un peu sentie coupable, j'avais l'impression d'être privilégiée dans ce milieu de privilégié.e.s. Alors qu'elle avait décidé d'arrêter et de faire quelque chose d'utile de sa vie. Enfin je sais pas, je m'étais sentie mal...

J: Qu'elle n'ai pas eu la force de donner suffisamment d'importance à ce qu'elle faisait pour se sentir légitime de continuer, alors que toi tu l'avais trouvée quelque part cette force.

Jo: Oui, alors que c'est probablement faux..

J: Ou très vrai ! Enfin je sais pas si la culpabilité est nécessaire, mais je comprends le sentiment.

F: Je trouve ça intéressant quand tu parles de "tabou" parce que c'est comme si le fait de pas vouloir parler de ces gens qui arrêtent l'art, était une façon de ne pas regarder ce à quoi ils nous renvoient: la violence du système dans lequel on est encore, dont on bénéficie et elleux non.

Jo: C'est ça, si on continue d'être artiste c'est seulement parce qu'on peut. Et c'est quelque chose qu'on n'a pas très envie de voir. On a envie de croire qu'on mérite d'être là, voir quelqu'un.e qui arrête ça nous rappelle juste que non.

F: Et du coup tu t'es posé la question d'arrêter mais sans jamais arrêter?

Jo: Non, souvent j'ai des moments où je trouve peu de sens à ce que je fais, j'ai du mal à joindre mes convictions politiques et mon travail, à trouver une manière un peu cohérente d'envisager l'avenir. Là je suis encore jeune et je vis dans une forme de précarité qui me convient mais je sais pas à quoi j'aspire. J'expose très peu, je gagne rien avec mon travail et je sais même pas si je veux gagner de l'argent avec. J'ai du mal à voir une manière de

gagner de l'argent avec ce travail qui serait en cohérence avec mes opinions. C'est ça le problème principal. Puis y'a aussi une forme de découragement qui en découle. En ce moment j'ai cet atelier à plusieurs donc ça motive. Mais toute la période où j'étais toute seule sans atelier, où j'exposais pas du tout, donc n'avais aucun retour sur mon travail, c'était très déprimant. Mais je sais pas quoi faire d'autre donc je continue.

Ju: Dans le cas de Nye, je peux pas m'empêcher de penser que si elle avait eu plus de référent.e.s, d'allié.e.s et de femmes autour d'elle pour la rassurer, ça aurait été vivable. Y'a un côté hyper dramatique dans sa dernière pièce, très mis en scène, qui reprend les codes de ce qu'elle dénonce, un truc très sacré, un rituel violent.

F: Le sacrifice quoi. Toi Juliette tu penses à arrêter de faire de l'art?

J: Vu que ça fait très peu de temps que j'ai l'impression d'être artiste et de faire de l'art... Non j'ai plutôt mis beaucoup de temps à accepter que c'est ça que je voulais faire. Même si c'est ce que je faisais. Ça s'est construit un peu différemment j'ai l'impression, j'étais pas du tout persuadée de pouvoir, d'être légitime, d'avoir la capacité, la carrure, les épaules et l'imagination pour être artiste et j'ai un peu essayé de parler de ça dans l'école. Parce que je suis quand même très bonne élève et je suis restée. C'est en en parlant que j'ai réalisé que c'était un travail, une recherche. Et ce truc hyper chaotique que j'ai construit en fait j'y tiens. J'ai envie de trouver des façons de l'entretenir. Parce que je me dis que moi j'ai manqué de référent.e comme ça, plus instable, incertaine. Ce qu'on m'a montré, ou que j'ai vu dans les aspirations des jeunes artistes autour de moi, me faisait flipper parce que déjà je m'en sentais pas capable mais en fait j'avais pas envie de cette stabilité. Et ça me paraît important d'avoir une pratique, même si bien-sûr que non j'arrive pas à en vivre et elle subviendra probablement jamais à mes besoins et je ne sais pas non plus comment j'aurais envie de la marchander si un jour ça me tombait dessus. Mais je crois que j'ai tellement construit ma pratique autour de cette fragilité-là, en me disant, de toutes façons l'argent il faudra le trouver ailleurs, qu'encore aujourd'hui j'ai du mal à réfléchir à des façons de monnayer ce que je fais, comme si c'était pas dérangeant. Y a encore un an on me demandait ce que je faisais je disais «suis étudiante » et pas « suis artiste », encore maintenant j'ai parfois la flemme d'assumer ce rôle-là en société. Aussi parce que j'ai grandi au milieu de gens pour qui la figure de l'artiste c'est une figure trop peu politisée. Trop bourgeoise. J'ai l'impression que quand tu dis je suis artiste il faut ensuite justifier de

toutes mes implications dans des questionnements politiques. Et en plus si je dis « je suis artiste et je fais de l'autoportrait » bah là y'a rien qui va. Donc j'ai pas envie d'arrêter j'ai eu du mal à commencer!

Jo: Ouais, et toi Fanny?

F: Ouais j'y pense tout le temps à arrêter. C'est des questionnements qui se sont verbalisés ces dernières années dans une forme de désillusion par rapport à des attentes que j'avais envers le milieu artistique. J'avais des attentes politiques, de liberté d'écoute, d'entraide, de travail collectif, d'invention de créativité et en fait je me suis retrouvée confrontée au contraire à un milieu très bourgeois, conservateur, plutôt réac, auquel je m'attendais pas. Peut-être très naïvement, mais du coup cette phase m'a obligée à me positionner de manière assez forte. Et aujourd'hui j'ai compris qu'il y avait certains schémas et systèmes de la création artistique dans lesquels j'avais pas du tout envie de travailler mais qu'il existe d'autres manières de produire de l'art. Et que l'art c'est un peu un prétexte pour moi de rencontrer des gens et faire des trucs avec des gens. Mais la question elle se pose en termes économiques tous les jours. C'est pour ça d'ailleurs que j'aime bien ta recherche et que ça me parle beaucoup ce que tu as initié. On manque de modèles de personnes qui ont effectivement assumé ce départ, c'est des gens qu'on raconte pas parce que le départ est vu comme un échec et pas comme un aboutissement intéressant dans la vie d'une personne. Ça manque vachement, en tout cas en tant que femme qui se posait ces questions je me sentais sans ressource et sans modèle pour me positionner. Tandis que les modèles inverses, qui vont vers les institutions dont l'école, ils sont foisonnants. Et c'est moralement difficile. C'est pour ça que je comprends cette peur d'en faire un mythe mêlée à cette envie de vouloir plus en parler parce que y'a une forme d'urgence à raconter ces vies-là. Une urgence féministe de parler de ces manières d'être artiste.

Au revoir l'école d'art ! Je m'appelle Vinciane, j'ai 22 ans, nous sommes en Octobre 2020 et je m'apprête à passer mon DNSEP et à quitter l'école que j'ai fréquentée pendant les cinq dernières années de ma vie. Il y a deux ans je commençais à écrire le texte Les Vieux Maux. Je prenais mon courage à deux mains et je commençais à formuler ces choses qui me trottaient dans la tête depuis longtemps, qu'on avait effleurées lors de conversations avec des potes, mais que je n'avais jamais vraiment mises en mots. Ce texte a été le point de départ de Sortir de chez moi, mon mémoire de DNSEP, recueil de textes à la première personne qui dessine le parcours d'un corps à travers plusieurs récits de moi et des autres, et l'exploration de stratégies d'action, de défense, de détournement, de performance, de fuite et de repos, face aux assignations. J'y examine les places que j'occupe dans l'école d'art, les institutions artistiques, la rue et les espaces physiques et symboliques de séduction.

“Chaque fois que je m'assieds pour écrire, j'ai très peur que tout ce que j'écris ne me révèle que je suis le monstre qu'on m'a toujours dit que j'étais, mais c'est une peur personnelle, quelque chose que je dois affronter dans tout ce que je fais, dans chaque acte que je considère avec attention.

C'est le souffle de la mort et du déni.

Écrire est un acte qui réclame du courage et du sens, qui tourne le dos au reniement, brise les peurs et me soulage parce que cela parvient dans une certaine mesure à soulager toutes les personnes comme moi.”

Dorothy Allison, Peau

En commençant à écrire et à lire des gens qui écrivent sur l'écriture, j'ai compris que j'avais trouvé mon médium, et que l'écriture allait pour moi être politique, violente et salvatrice.

Ce texte est une lettre de rupture-démission, pour rompre avec l'hétérosexualité obligatoire, avec la peur de ne pas plaire, avec la peur de la contradiction interne. Il résonne avec ce qu'il se passe (enfin) dans les écoles d'art : le ras-le-bol, la révolte, ce moment où on n'en peut plus, on se lève, on se casse, on s'organise, on arrête de se taire.

Les vieux maux

J'ai longtemps éprouvé une fascination étrange pour les « hommes blancs d'âge mûr ». Une admiration teintée de colère, un désir teinté de dégoût.

ILS ont une cinquantaine/soixantaine d'année,

ILS sont généralement urbains et de préférence parisiens,

ILS possèdent un capital culturel élevé,

ILS sont de vieux riches “de gauche” éduqués, que l'on voit partout et que l'on entend beaucoup.

ILS sont écrivains, hommes politiques, acteurs, artistes et professeurs.

ILS ont le droit d'être vieux.

ILS ne savent pas qu'ils sont blancs.

ILS ont les cheveux gris, parfois un peu longs, un air inspiré, un petit sourire taquin.

ILS rient en secouant la tête.

ILS ont une voix légèrement abîmée par le poids de la maturité ou par leur jeunesse pleine de rock-n-roll et de cigarettes.

ILS portent des chemises un peu trop petites qui laissent voir le bas de leur ventre rebondi, ou des costumes parfaitement taillés.

ILS ont parfois des lunettes rondes, qu'ILS placent sur le bout du nez quand ILS lisent en fronçant les sourcils.

ILS sentent le musc ou le parfum de voiture.

Quand ILS retroussent les manches de leur chemise on distingue les poils poivre et sel sur la peau un peu épaisse, un peu fripée de leurs avant-bras vigoureux parfois ornés d'une belle montre s'ILS ont bien réussi.

ILS ont de grandes mains qu'ILS utilisent beaucoup quand ILS parlent.

Les vieux hommes blancs ont pendant longtemps été mes muses secrètes, et je vais conter ici l'histoire de notre (dés) amour.

31

Men studies

L'émergence d'un champ d'études universitaire sur les masculinités dans la théorie féministe et les études de genre est assez récente. Les études de genre, à partir des années 90 et d'ouvrages fondateurs tels que Masculinities de Raewynn Connell (1993), commencent à examiner les masculinités à partir d'une conception relationnelle du genre : l'idée n'est pas de définir une essence masculine ou des “rôles sexuels” masculins, mais plutôt de dénaturiser les places des hommes et des femmes dans l'ordre social et d'étudier les dynamiques et les interactions entre différentes pratiques de genre.

“La masculinité, s'il était possible de définir brièvement ce terme, pourrait être simultanément comprise comme un lieu au sein des rapports de genre, un ensemble de pratiques par lesquelles des hommes et des femmes s'engagent en ce lieu, et les effets de cette pratique sur l'expérience corporelle, la personnalité et la culture.”¹

Examiner les masculinités en tant que “configurations des pratiques de genre” et non comme des identités ou des essences figées permet de mieux appréhender la complexité des systèmes de domination, et l'adaptation dont ils font preuve pour survivre aux changements des contextes socio-historiques dans lesquels ils s'inscrivent.

¹ Connell, Raewynn, Hagège Meoïn, Vuattoux Arthur, Cervulle Maxime, Richard Claire, Voros Florian, Duval Marion, Garrot Clémence. *Masculinities: Enjeux sociaux de l'hégémonie*. Paris: Amsterdam, 2014.

L'histoire a commencé à la fin de mon adolescence. Persuadée sans me l'avouer que ma valeur de fille nouvellement femme était liée à ma désirabilité vis-à-vis des hommes, il fallait que je plaise à ceux qui m'étaient interdits avant : les vieux. J'avais envie d'être baptisée comme femme par le regard de désir de vrais hommes, je voulais me voir fatale dans le miroir de leurs yeux. Je voulais aussi les surprendre avec mon intelligence, qu'ils se rendent compte que j'étais futée et prometteuse. Les envoûter sans trop y toucher. S'ils me regardaient, tout le monde me regarderait. Je regardais des films réalisés par des hommes qui semblent vivre par procuration leur fantasme de défloremment d'une jeune femme pure et virginale, où l'héroïne de mon âge vit une passion amoureuse avec un homme qui aurait l'âge d'être son père et découvre dans les bras du mâle mûr sa féminité, sa sensualité et la monogamie hétérosexuelle avec un grand A comme "Amour" et un filtre "transgression", et je me disais qu'il y avait peut-être un bout de moi à découvrir dans une telle liaison.

À la fin du lycée j'ai passé les concours pour entrer aux Beaux-Arts, grisée à l'idée de devenir une artiste, de pouvoir fréquenter un milieu plus urbain, plus intellectuel, d'assister à des vernissages et à des conférences. Aussi, en fréquentant le milieu de l'art, j'allais peut-être rencontrer mes futurs mentors, être détectée comme un talent potentiel par un artiste vieillissant. Je ne savais pas encore que la rencontre allait être un peu décevante.

Première rencontre avec un vieil-homme-blanc-prof-aux-Beaux-Arts, un professeur de cinéma, un des jurys de mon premier concours d'entrée. Il m'a donné ce qu'il fallait de critiques piquantes et de sourires condescendants pour me donner envie de lui faire aimer mon travail. Il fallait que je lui prouve à lui et aux autres que j'avais "les couilles" de rentrer dans cette école. Il fallait que je sois talentueuse et attirante, un peu docile mais un peu rebelle, jeune mais terriblement mûre, spéciale.

J'ai réussi. Une nouvelle vie de jeune femme libérée s'ouvrait à moi, j'allais habiter seule dans ma chambre à moi, j'allais pouvoir sortir seule à l'heure que je voulais, me frotter un peu à la vie et surtout devenir une grande artiste. Pendant mes premières années aux Beaux-Arts, j'ai découvert les ateliers blancs au sol de béton, le stress des bilans, le vocabulaire codifié pour décrire une *démarche plastique*. Dans les couloirs, je croisais principalement des jeunes femmes un peu plus âgées que moi, pour la plupart blanches, minces et très belles. Le professeur type des Beaux-Arts était un homme (blanc lui aussi) d'une cinquantaine d'années, avec une petite place dans le milieu de l'art contemporain, qu'il soit artiste, réalisateur, écrivain ou curator, plutôt bien dans ses baskets, avec un style vestimentaire moderne, cigarette électronique à la main, prompt à la rigolade, familier avec les étudiant-e-s. Il se montrait parfois très sévère, laissant un-e étudiant-e en pleurs après une critique acerbe devant le groupe.

J'ai découvert le contrat de séduction tacite entre professeurs et étudiantes. Les allusions sexuelles d'un professeur lors de la présentation du travail d'une fille de ma classe, le récit nostalgique d'un autre sur ses aventures passées avec d'anciennes étudiantes en guise de digression pendant un cours d'axonométrie. On m'a raconté l'histoire de ce professeur d'une autre école qui se représente nu dans ses peintures avec son ancienne étudiante et nouvelle partenaire, elle dans le rôle de l'*inusable muse* et lui dans le

Le contrat tacite de séduction

Au sein des écoles d'arts, on peut analyser les relations entre certains professeurs hommes hétérosexuels et les étudiantes comme faisant appel à ce que je nommerais un contrat de séduction tacite. Par l'adhésion -consciente ou non- à ce contrat, l'étudiante se voit offrir une forme de sécurité relevant d'un sexisme bienveillant.

Le dispositif de l'école pose le cadre de ce jeu de séduction. La figure contemporaine du professeur des Beaux-Arts emprunte certains codes à l'ancienne figure du maître d'atelier, charismatique, qui force l'admiration. Les professeur-e-s et les étudiant-e-s sont de surcroît encouragé-e-s à entretenir une relation plus décontractée, informelle et interpersonnelle que dans d'autres secteurs d'études. La relation utilise des codes qui donnent une illusion d'horizontalité : il est possible de tutoyer les professeur-e-s, de les appeler par leur prénom. À partir de la deuxième année, les rencontres entre professeur-e-s et étudiant-e-s prennent principalement la forme de rendez-vous individuels dont le cadre spatial et temporel est susceptible d'être variable : un rendez-vous peut se dérouler en atelier, entouré d'autres étudiant-e-s et professeur-e-s ou dans une salle de post-production fermée et sans fenêtre, il peut durer un quart d'heure comme deux heures et demie. L'évaluation de l'étudiant-e est opérée en grande partie via les remarques que font les professeur-e-s sur le travail, lors des rendez-vous, des cours et des bilans.

L'ambiance de l'école encourage ce type de relation et par-là même le rend possible. Les écoles d'art, et avant cela les classes préparatoires aux écoles d'art, sont le théâtre d'un grand nombre de rumeurs sur les relations entre des élèves (femmes) et des professeurs (hommes). Les rumeurs sont relayées par les étudiant-e-s entre eux, par les professeur-e-s. Dans plusieurs écoles d'art, on rencontre des professeurs en couple avec d'anciennes étudiantes, qui dans certains cas deviennent leur muse ou dont ils deviennent le mécène ou le curator. Les étudiantes sont donc encouragées à avoir une posture de soumission (celle de la femme séduite) perçue comme l'un des moyens au mieux de réussir, au pire d'être tranquille.

Il est important de retenir qu'aucune des deux postures vis-à-vis de ce contrat tacite de séduction ne place l'étudiante à l'abri de harcèlement sexiste ou de remarques déplacées. Si l'on s'en démarque, on aura droit à l'hostilité, si l'on y reste, ce sera l'autoroute du sexisme bienveillant et de la sexualisation.

Comme dans beaucoup d'autres milieux, les comportements de harcèlement sexiste et les remarques inappropriées demeurent souvent impunis pour plusieurs raisons. Ils ne sont pas systématiquement dénoncés, et même après dénonciation la mise en place d'une sanction efficace reste difficile. La minimisation de ces actes est opérée par plusieurs agents : l'étudiante elle-même, qui n'a pas forcément conscience de l'aspect problématique des propos en question, se rend responsable de sa propre agression, ou n'a simplement pas le courage d'entreprendre les démarches, les autres étudiant-e-s de la classe elleux-même engagé-e-s dans une relation amicale avec le professeur ou qui lui pardonnent ses sorties ("il est comme ça"), les personnels administratifs qui n'ont parfois pas connaissance de ces comportements inappropriés ou n'ont pas accès à des preuves.

rôle du peintre inspiré.

À partir de ma deuxième année, j'ai accédé à la place de "petite protégée" d'un professeur pourtant intransigeant avec d'autres étudiant-e-s. Je l'avais remarqué dès la première année et j'avais pressenti qu'il fallait que je me le mette dans la poche. J'ai redoublé d'efforts dans la présentation de mon travail, j'ai écouté ses conseils, ri à ses blagues, souri gentiment, adouci ma voix. Il estimait mon travail, j'étais flattée. Cette sympathie m'a sauvé la mise plus d'une fois, j'avais réussi à le mettre de mon côté : il prenait plus de pincettes avec moi qu'avec d'autres, il s'intéressait à mes recherches, prenait mon parti quand d'autres professeurs que je n'avais pas apprivoisés se montraient plus critiques.

Petite, j'aimais que les adultes me remarquent. J'étais flattée quand ils me regardaient, m'adressaient la parole, s'intéressaient à moi. Les hommes, particulièrement, étaient pour moi l'adulte-masculin par excellence, plus mystérieux et impressionnants que les femmes adultes de mon entourage, figures éducatives multi-casquettes qui devaient gérer ma vie quotidienne d'enfant à base de *mets-la-table-prépare-tes-habits-pour-demain-mange-tes-légumes-vas-te-coucher-n'oublie-pas-de-mettre-tes-chaussons-dans-ton-sac-de-danse-récite-moi-ta-poésie-tu-donneras-le-chèque-de-la-cantine-à-la-maîtresse*.

Plusieurs figures de vieux hommes blancs célèbres, artistes ou lettrés ont parsemé mon enfance. Ils étaient libres de voyager comme ils le voulaient, ils étaient drôles, avaient un parler décontracté et un certain charme, ils exerçaient une profession artistique, ils incarnaient la "gauche" telle qu'on me l'avait présentée comme un idéal politique. Je m'imaginai déjà artiste, styliste ou dessinatrice, avec un manager qui ressemblerait à un type de ce style, dont je serais la petite protégée, qui fumerait des clopes en me donnant des conseils sur mon travail et me présenterait à de grandes galeries ou maisons d'éditions.

Toutefois, une fois adulte et le rêve exaucé, je commençais à me sentir un peu trop complice du patriarcat, et il devenait de plus en plus difficile de cacher à mon "mentor protecteur" que sous mes airs de gentille jeune fille je commençais à devenir une dangereuse féministe enragée. Allait-il encore m'aimer si je lui avouais ?

La colère s'est installée peu à peu. J'ai commencé à compter le nombre de fois où les hommes coupaient la parole aux femmes dans nos cours collégiaux, j'ai constaté que mes camarades hommes n'avaient aucun problème à tutoyer les professeurs que je vouvoyais et à rire bruyamment avec eux en leur tapotant virilement l'épaule, j'ai appris ce qu'il se disait sur certaines étudiantes en salle des professeurs, pendant un bilan un professeur a dit à une étudiante qu'elle parlait avec une voix "séductrice", à une autre qu'elle était "trop moche" pour réussir dans l'art contemporain, j'ai entendu parler d'une mention "sourire" attribuée à une étudiante pour son DNSEP, un de mes professeurs a longuement insisté pour que je m'assoie à côté de lui dans le bus avec un sourire insistant, le même a pris en photo les fesses d'une étudiante lors d'un accrochage, un autre a fait des allusions homophobes à un garçon lors de son bilan, et à chaque fois on plaquait la "liberté" du monde de l'art pour justifier l'état d'une école où seule une minorité d'hommes blancs cis et hétéro se sentent vraiment libres, à l'aise et en sécurité.

J'ai commencé à me sentir aliénée par l'image souvent sexualisée, toujours genrée, que les vieux hommes blancs,

Disparition des femmes artistes

Les écoles d'art sont des structures où l'on compte en moyenne une majorité de femmes étudiantes et d'hommes professeurs. À l'Ensba Lyon, pour l'année 2017/2018, on compte 121 femmes sur 202 étudiant-e-s en option Art, c'est-à-dire environ 59%, et 52 hommes sur les 74 membres de l'équipe pédagogique, c'est-à-dire environ 70%.

Le ratio hommes/femmes chez les étudiant-e-s a tendance à se rééquilibrer entre la première et la cinquième année : je vais rentrer en 5ème année dans une promotion avec un ratio égal femmes/hommes, quand on comptait une majorité de jeunes femmes dans la promotion de 1ère année. Cette évaporation progressive des femmes est très symptomatique de ce qui se passera à la sortie de l'école, où les ratios hommes/femmes sont complètement inversés.

Samuel Belfond note que "chaque année, depuis le début des années 2000, environ 65% des diplômés français en école d'art sont des femmes. Pourtant, dès les premières étapes observables des carrières des jeunes artistes, on observe un décrochage statistique immédiat. Sur les années 2014-2018, les principaux prix dédiés à la création émergente à Paris – Prix de la Fondation Ricard, Salon de Montrouge, Jeune Création, Prix Révélation Emerige – ont sélectionné 44% de plasticiennes. Dédiés aux artistes encore en début de carrière, ces prix constituent l'une des premières instances de légitimation du milieu, et pour certains une véritable rampe de lancement. Un peu plus reconnus encore, les artistes peuvent commencer à prétendre exposer au sein de l'un des 49 centres d'art français, qui se veulent des espaces d'expérimentation, largement soutenus par les collectivités locales et le Ministère de la Culture. Ici, la part de plasticiennes exposées tombe, pour l'année 2015, à 31%."¹

Selon l'Observatoire de l'égalité entre femmes et hommes dans la culture et la communication, "les artistes auteurs affiliés au régime social dédié géré par l'Agessa ou la Maison des artistes comprennent respectivement 36 % et 45 % de femmes". On constate de surcroît un écart médian de revenu de 21 % entre femmes et hommes affiliés à la maison des Artistes en 2016. Les acquisitions des fonds publics sont également un bon exemple de ce phénomène : en 2016, la part des oeuvres réalisées par des femmes dans les acquisitions du FNAC était de 12 %, et de 23 % pour les FRAC.²

¹ Belfond, Samuel. « De l'école à la galerie, pourquoi les jeunes artistes s'évaporent-elles ? » *Manifesto XXI* (blog), 15 décembre 2018. <https://manifesto-21.com/de-lecole-a-la-galerie-pourquoi-les-jeunes-artistes-sevaporent-elles/>.

² Source : Ministère de la Culture, Direction générale de la création artistique, 2019

des Beaux-Arts et d'ailleurs, me renvoyaient de moi. J'étais enfermée dans leur regard, jamais sûre de leurs intentions. Je ne reconnaissais pas la créature naïve teintée d'une touche d'exotisme qu'ils projetaient sur moi. Plus je lisais et plus je formais mon bagage théorique, plus j'étais démunie quant à mes choix personnels et à la manière de mettre en pratique mes idées politiques. Pourquoi avais-je l'impression que mes fantasmes n'étaient pas les miens ? À quel point avais-je intériorisé la perspective d'un homme blanc et hétérosexuel sur mon propre corps, au point d'opérer sur moi-même ce regard scanner-carnassier pour évaluer mon degré de baisabilité ? Est-ce que je ne ressentais pas, au fond, moi aussi, un petit plaisir coupable à être soumise ? Un vieil homme blanc habitait-il en moi ? Sans le regard masculin, que resterait-il de mon appréciation de moi-même ? Qu'allait-il se passer quand je serais vieille, périmée, virée du marché de la séduction par des mecs de mon âge au profit de femmes plus jeunes ? J'étouffais, il fallait fuir.

Dès que possible, j'ai tenté de m'extirper du mieux que je pouvais de ce contrat tacite. Sans vraiment comprendre ce que j'étais en train de faire, j'ai juré qu'on ne m'y reprendrait plus. J'allais changer de stratégie, et pour ça il fallait être méthodique : une période de sevrage, d'abord. J'ai choisi de diversifier au maximum mes interlocuteur-e-s, et pendant un temps de parler le moins possible avec les vieux hommes blancs, d'organiser méthodiquement mes rencontres avec eux, pour les faire redescendre à la place qu'ils méritaient : celle d'humains aussi particuliers que ceux qu'ils désignent comme Autres. Il y avait des rechutes : j'entendais amèrement ma voix s'adoucir de nouveau quand je saluais mon ancien mentor au détour d'un couloir.

La guerre froide a commencé avec une poignée de professeurs qui portent leur anti-féminisme comme un étendard, en guerre ouverte contre le féminisme, et surtout contre les féministes.

La première fois, c'était un combat de regards. J'avais répondu à la tirade d'un de mes professeurs, qui après avoir "taquiné" et coupé la parole de sa collègue, avait entrepris une longue marche dans l'espace de la galerie, pour parler, à grands renforts de mouvements de mains, de la musique "exotique" présente dans la pièce d'un de mes camarades. Il m'a regardée, interloqué, et pendant un court instant j'ai aperçu une fragilité dans son regard. Il s'est très vite ressaisi et s'est remis en marche et en parole, en disant qu'il n'allait pas parler de ce je venais de lui dire. Quand il a fini, et que le groupe s'est déplacé, il est venu dans ma direction, s'est placé à 50 cm de moi et m'a regardée longuement, droit dans les yeux, comme s'il tentait de m'impressionner à la manière de certains animaux. J'ai maintenu le regard, difficilement.

Depuis la création des Cybersistas et la rédaction de la proposition de charte équité, il y a eu celui qui est venu assister à notre vernissage les bras croisés avec un regard consterné, celui qui nous observait de loin quand nous préparions un évènement en rôdant discrètement autour de la voiture que nous étions en train de charger, celui qui à une pause est venu me prendre le brouillon de la charte des mains en se fendant de petits commentaires, celui qui a construit une théorie du complot par retour de mails, qui liait le premier jury féminin d'un bilan à l'existence de notre club, tentant d'alerter ses collègues au sujet du remplacement souterrain que nous étions en train d'opérer. Minoritaires parmi l'équipe pédagogique, ces professeurs restent très visibles, et lisibles. Ils partagent de temps

Réseaux de fraternité et cooptation

"Plutôt transparent, l'ensemble des parties-prenantes du milieu s'accorde sur la place essentielle des réseaux, voire des mondanités, dans un milieu où le jugement des pairs, critiques, institutions, collectionneurs, est le facteur premier de réussite, puis de subsistance, pour un artiste. (...)

*Les jeunes femmes artistes ont moins confiance mais n'ont également pas accès aux réseaux que les hommes savent créer et utiliser. Ils se cooptent beaucoup, trouvant ainsi des opportunités d'avoir un atelier, des moyens que n'ont pas les femmes, qui doivent souvent trouver un « job » pour payer leur atelier » déplore Marie Docher, photographe et fondatrice de la plateforme visuelles.art, collection d'entretiens inestimables sur ces questions dans l'art contemporain."*¹

L'inscription des hommes artistes dans des réseaux masculins de "camaraderie professionnelle" débute dès l'école, entre étudiants, entre professeurs, et de professeur à étudiant. Comme dans un grand nombre de sphères professionnelles, l'homosocialité de ces réseaux est construite et consolidée par l'exclusion et l'"altérisation" des femmes, ainsi que des hommes dont les pratiques de genre ne s'inscrivent pas dans un modèle de masculinité hégémonique spécifique au contexte de l'art contemporain : plaisanteries sexistes à propos des collègues femmes et des étudiantes, attitude complice face à ces plaisanteries, occupation sonore et physique des espaces communs (atelier, cafétéria, salle des professeur-e-s ...), monopolisation conjointe de la parole lors des cours collégiaux (interruption des femmes, écoute distraite quand celles-ci prennent la parole, sur-investissement de l'espace physique) ...

Une des composantes spécifiques à l'art (que l'on retrouve dans l'auto-entreprenariat et autres professions libérales/free-lance) est l'atomisation, qui rend les réseaux difficiles à dessiner clairement : à la sortie de l'école, les jeunes artistes sont isolé-e-s et doivent trouver les moyens de construire leur propre économie de travail. Le réseau se crée de manière interpersonnelle : il est ainsi plus difficile de mettre des chiffres sur l'ampleur de ces réseaux masculins, bien que leur existence est certaine et prouvée par l'état actuel du monde du travail artistique.

*"Une fois encore, la perpétuation d'une caste masculine dominante dans le champ de l'art contemporain est un terreau fertile à la persistance de pratiques sexistes, voire relevant directement du harcèlement. L'atomisation de ce champ, où de jeunes artistes se retrouvent isolées et en situation de besoin face à des intermédiaires plus puissants qu'elles – galeristes, commissaires – et des collectionneurs, renforce encore les facteurs de risques"*²

Une professeure, artiste, m'a confié sa difficulté à mettre en place des relations de proximité avec ses collègues masculins, de peur que son geste soit mal interprété et perçu comme une invitation. Elle considérait que l'impossibilité de s'inscrire dans ces réseaux de camaraderie avait pu la priver d'opportunités professionnelles : "on ne pense pas à moi en premier parce que ce n'est pas avec moi qu'on va boire une bière en sortant de réunion".

1 Belfond, Samuel. « De l'école à la galerie, pourquoi les jeunes artistes s'évaporent-elles ? » Manifesto XXI (blog), 15 décembre 2018. <https://manifesto-21.com/de-lecole-a-la-galerie-pourquoi-les-jeunes-artistes-sevaporent-elles/>.

2 Idem

à autres des “billets d’opinion” par mail collectif aux professeur-e-s et aux étudiant-e-s, dans lesquels ils regrettent le temps béni de la liberté d’expression et tentent d’“ouvrir le débat” en relayant des tribunes “contre le communautarisme” et la “menace décoloniale” rédigées par des collectifs d’universitaires conservateurs.

Je n’étais plus vraiment fascinée par les vieux hommes blancs. La prise de conscience de la fracture radicale entre nos paradigmes de pensée a été le coup de grâce et a achevé de détruire le piédestal de ceux qui représentaient pourtant les maîtres d’atelier idéaux dans mon esprit de petite fille. Lorsque j’ai commencé à parler lutte politique avec eux, j’ai compris que beaucoup d’hommes de gauche que j’avais idéalisés toute mon enfance étaient en fait des masculinistes allergiques à toute perspective intersectionnelle, reconnaissables par leur cri de ralliement : “la lutte des classes, c’est le plus important”.

Je ne suis pas sûre que mon histoire d’amour-haine avec les vieux hommes blancs soit complètement terminée. J’ai accepté d’être en colère contre ce que représentent ces hommes, en colère contre moi même et contre ma soumission. J’ai aussi compris qu’il fallait que je consolide au maximum mon discours politique car la moindre imprécision pourrait être ré-utilisée contre moi. J’essaie de me rappeler que le but n’est pas de prendre le trône de ces hommes, que les personnes ne “sont” pas, mais “font”, que le sujet émerge des opérations de pouvoir. Qu’il n’existe pas de grandes congrégations de mecs en chemise qui se mettent d’accord sur leur manière d’être oppresseurs. Comme beaucoup de mes camarades j’ai été souvent déçue par l’école d’art. Je n’aurais jamais pensé faire partie de la poignée des dernier-e-s étudiant-e-s en 5ème année quand je suis arrivée en première année, à 17 ans. J’ai décidé de changer d’attitude face à ce que l’école me proposait, d’entreprendre une action face à des problèmes qui semblaient inamovibles au fur et à mesure que j’ai vu mes camarades être remercié-e-s ou quitter d’eux-mêmes cette école où l’on ne se sentait pas bien. J’attends patiemment que les mentors old-school partent à la retraite. Je tente de reformuler mon désir en positif, de ne pas attendre d’être regardée. J’apprends à composer avec le regard des hommes sur mon corps, à l’utiliser sans scrupules quand cela peut-être utile. Je tente de démystifier la masculinité et d’en comprendre les mécanismes en me mettant moi-même dans la peau d’un homme.

J’ai commencé à raconter mon histoire d’amour-haine avec les vieux hommes blancs comme une comptine à plusieurs personnes de mon entourage. Mes camarades des Beaux-Arts ont compris dès les premiers mots ce à quoi je faisais référence. Mes ami-e-s étudiant-e-s en philosophie et en sciences humaines m’ont conseillé des lectures. Mon père m’a dit que l’écriture de ce texte venait peut-être d’une volonté de tuer le père, justement. Mes professeures m’ont soutenue et apporté leurs témoignages. Les professeurs un peu plus jeunes à qui j’ai envoyé mes premières ébauches par mail la boule au ventre, ont tous répondu avec des encouragements et une auto analyse, touchante.

Les seuls à qui je n’ai pas raconté cette histoire, ce sont les principaux concernés, les vrais vieux hommes blancs. J’ai bien conscience qu’ils n’existent pas que comme ça. Il serait faux de les réduire à une masse de gros connards. Pendant presque un an j’ai pensé à ce texte en le tournant dans tous les sens, en tentant de décrypter, décortiquer, d’expliquer le mieux possible. Je suis prête à ce qu’ils sachent.

Marxisme orthodoxe vs Féminisme intersectionnel

Un type de minimisation du discours féministe intersectionnel assez fréquent prend la forme d’un argumentaire marxiste, mais qui place la lutte contre le capitalisme comme priorité politique ultime et dans le même temps disqualifie toute tentative d’analyse sous le prisme du genre ou de la race, jugée inopérante, “fractionnelle, [...] identitaire et [...] particulariste”¹. Ce discours nie complètement les principes de l’intersectionnalité, qui vient développer et compléter une analyse matérialiste des oppressions en ne les hiérarchisant pas, mais en considérant plutôt l’effet, dans l’organisation des rapports sociaux de domination, de l’intersection de plusieurs oppressions (genre, classe, race).

“La tentative d’éloigner le marxisme de l’étude de la culture, et de sauver la connaissance critique des écueils de la spécificité culturelle n’est-elle qu’une guerre de territoire entre les études culturelles de gauche et des formes de marxisme plus orthodoxes? Quel est le lien entre ces tentatives d’éloignement et l’affirmation selon laquelle les nouveaux mouvements sociaux ont fragmenté la gauche, nous privant d’idéaux communs, émiettant le champ de la connaissance et de l’activisme politique, réduisant ce dernier à la simple et unique affirmation d’une identité culturelle? Accuser les nouveaux mouvements sociaux de n’être « que culturels », vouloir qu’un marxisme progressiste et unifié retourne à un matérialisme fondé sur une analyse objective des classes, repose sur ce postulat que la distinction entre vie matérielle et vie culturelle est stable. Et ce recours à une distinction apparemment stable entre vie matérielle et vie culturelle marque la réapparition d’un anachronisme théorique qui ignore les apports à la théorie marxiste depuis le déplacement du modèle base-superstructure proposé par Althusser, jusqu’aux diverses formes de matérialisme culturel (par exemple, celles de Raymond Williams, Stuart Hall ou Gayatri Chakravorty Spivak). En fait, la réapparition inopportune de cette distinction sert une stratégie qui vise à définir les nouveaux mouvements sociaux comme uniquement culturels, et le culturel comme dérivé et secondaire, utilisant ainsi un matérialisme anachronique comme flambeau de la nouvelle orthodoxie.”

L’incapacité à penser l’entremêlement du patriarcat et du capitalisme et l’oppression spécifique des femmes dans l’organisation des classes sociales, matérialisée notamment par le travail domestique, émotionnel ou reproductif fait penser qu’être féministe et travailler sur des problématiques touchant au personnel et aux comportements individuels, c’est se détourner des problématiques “vraiment importantes”. Les sciences sociales et les théories féministes nous ont pourtant appris depuis plus de 40 ans que le personnel est politique. L’appel à un ailleurs où les femmes sont “plus-opprimées-qu’ici” pour balayer l’accusation de sexisme est un symptôme de cette pensée et de cette hiérarchisation. Des hommes blancs d’une classe sociale plutôt élevée m’accusent d’avoir un féminisme bourgeois quand j’évoque les rapports sociaux de sexe à l’oeuvre dans l’institution à laquelle nous participons eux et moi, et font appel à des exemples de “vrai” sexisme qu’eux arrivent clairement à décrypter comme tels car ce sont des situations dans lesquelles ils n’ont pas le rôle d’opresseur (les prostituées marocaines, les femmes de narcotrafiquants au Mexique ...) En creux, une figure masculine subalterne² dont ils se distinguent est créée, celle de l’homme misogyne de classe populaire et/ou racisé.

¹ Butler, Judith. « Simplement culturel ? », in Bidet-Mordrel, Annie. *Les rapports sociaux de sexe*, Presses Universitaires de France « Actuel Marx Confrontations », 2010 (0), p. 168-183. DOI 10.3917/puf.colle.2010.01.0168

² Connell parle de “masculinités marginalisées”

12. Aller pisser, comme un ressort. Si ce n'est pas ça je ne vois pas ce que ça pourrait être d'autre.

17. Grosses drogues partout, attractions en mode pompage avec appareil à succions hydrauliques, massage de trou de balle, pleins de trucs de massages, d'engins de cul, bref la partouz en plein air, avec de la musique, des toboggans qui vont méga vite, je sais pas moi, des trucs de ouf.

3. Je lui parle plus trop, elle m'a un peu lâché, mais ça doit être mon côté adolescent qui a cette perception. En vrai, je lui en veux pas, mais j'ai le sentiment qu'elle a eu besoin de prendre ses distances avec moi dès qu'elle a pu, pour vivre sa vraie vie entre guillemets. Comme si la maternité l'avait coupé dans son élan, et qu'une fois qu'elle a considéré que j'étais en mesure de m'occuper de moi-même, elle s'en est retournée à ses occupations de femme.

4. Oui, elle bosse dans une agence de pub ou un truc du genre. De la « com » comme on dit. Je n'ai jamais bien compris quel était son poste précisément, comme si, encore une fois, elle m'avait tenue à l'écart de sa vie. Peut être pour me protéger, peut être pour privilégier ses moments de vie privée par rapport à sa vie professionnelle. En tout cas depuis longtemps je ne parle plus de boulot avec elle.

5. La mère au foyer c'est quelqu'un qui a eu beaucoup d'idéaux, mais qui se prend une grosse claque dans sa gueule je pense, ou qui va s'en prendre une, si c'est pas déjà le cas. Ou alors c'est la plus grosse consommatrice de calmants du pays. C'est aussi la figure de la matrice qui va reproduire et inculquer à ses enfants le moule de la vie patriarcale capitaliste. Finalement, la mère au foyer, c'est sur elle que repose le schéma social ambiant. C'est à elle de choisir, de s'émanciper, et d'émanciper ses enfants. D'émanciper les petits garçons et les petites filles, pour qu'ils n'aient pas à subir et à reproduire le mode de domination actuel. La mère au foyer c'est la médiatrice plus ou moins consciente de la société telle qu'on la connaît. Elle a beaucoup de responsabilités.

6. En tout cas si on pouvait être payé par nos colloqs quand on passe la serpillère, c'est sûr que y'aurait peut-être moins de chômage. Mais je n'aime pas cette idée d'introduire la notion d'argent et de domination au sein du foyer. J'aime me dire que l'on prend soin de notre intérieur et du monde intime de notre logement pour autre chose que pour de l'argent, et qu'on se soustrait à ce mode de pensée, qu'on agit gratuitement. Bien sûr qu'il y a des femmes des ménages qui sont payées pour faire le ménage. Mais il y a des prostituées qui sont payées pour faire l'amour, cela ne veut pas dire que chaque fellation dans le cadre de l'intimité doit être rapportée à un échange monétaire. Bref je ne sais pas si je répond à la question, mais c'est cela que ça m'évoque.

7. Bah oui on parle d'employeurs et d'employés. Et le travail profite forcément aux employeurs. C'est la triste situation de la lutte des classes.

20. Un truc ultra transparent, mais avec des reflets irisés ; flottant et moulant en même temps. Du tissu fait en diamants.

28. Si j'incarne un rôle, on m'a pas donné le texte en tout cas.

9. Celle de devoir toucher les gens pour les saluer. Ça me dégoûte et me démaquille.

10. Celle d'aller péter aux toilettes. Genre quand t'es à un repas important. Personnellement ça ne m'est jamais arrivé, mais j'imagine trop, en plein repas diplomatique, les 36 aller-retours du mec qui a mangé trop de haricots rouges au petit déj...

29. Je sais plus trop... un rêve avec une moto, et des yaourts, et des lettres... très confus. Si je m'en rappelle j'adore les raconter aux gens. Mais je suis toujours, mais alors toujours déçu de leur réaction. Les gens ne prennent pas la mesure de l'importance d'un récit de rêve. Ils ne savent pas poser les bonnes questions. Ils disent « Ah oui c'est bizarre », mais ils n'essaient pas de pousser le truc, d'en savoir plus. 1. Alors je suis un lion en cage, une cage qui est abaissée par rapport au public, les gens jettent des trucs sur moi pour me faire réagir, j'essaie de me cacher derrière un rocher, et derrière le rocher je découvre une énorme fête avec plein de lézards ou je sais pas quoi, des trucs tout petits qui ont l'air de trop se marrer, et je reste avec eux même si je suis ultra big, et finalement je me met à faire leur taille et c'est plus fun comme ça.

13. J'adore ce bouquin, il est super excitant. Mais encore une fois, on ne vit pas dans un livre et vice versa. Les livres doivent nous apprendre à avoir du recul sur le réel. Même s'ils permettent aussi de véhiculer les idées de leur auteur, donc faut pas tout relativiser. Mais Sade... Ça devait être un mec vraiment hard core. J'adore.

14. Neuf fois moins car neuf mois de grossesse ? ahah je ne sais pas, il faut la mériter l'augmentation non? Peut-être que les femmes sont plus modestes. Je dis ça avec un « peut-être » car putain... Je ne pense pas ça du tout. Et encore heureux.

30. J'étais avec des gens que je connaissais pas trop, enfin si ça va mais on va dire qu'à un moment donné ça aurait pu être n'importe qui, et puis on est dehors, dans un quartier pas ouf, on fait la fête, c'est le bordel, on est ultra bourrés. Et puis là, je commence à me taper des barres, enfin je crois me taper des barres avec un clochard, et en fait je me fait secouer très fort, genre il me porte, et me secoue, et je rigole, et puis le lendemain je me rend compte que j'ai perdu grave de trucs dont une bague qui m'allait trop grande.

16. Oh ! du bien ! femmes et hommes d'ailleurs et autres.

16B. Pleins d'enfants, ça serait génial, j'adorerai. Mais ça m'inquiète d'être aussi enthousiaste. Je me dis qu'à tous les coups, tu t'attends au meilleur et en fait tu es déçu. En tout cas, à force d'être si enthousiaste, ça témoigne de pas mal d'immaturité donc bon. J'ai hâte !!! Mais vaut mieux pas pour le moment !

19. Je jouais au lapin et au chasseur avec mon cousin. Je crois que c'était une manière de nous tripoter. Je jouais aussi à l'infirmière et à la femme enceinte avec une copine. Et pareil, on en profitait pas mal. En gros je jouais au sexe non ?

8. Un gros escalier en marbre, qui tourne élégamment, avec les barrières en or, et en bois sculpté. Très large, tu peux monter à trois ou quatre, côte à côte.

22. Le même. Complètement shifté, pleins de maquillages, pleins de bijoux, pleins de poils.

24. Ça m'évoque l'expérimentation sociale sur la classe prolétaire du début de la révolution industrielle. Ça m'évoque que les premiers ouvriers, exploités, fabriquaient les fers et les chaînes qui servaient à esclavage. Ça m'évoque le capitalisme dur et mortel.

25. Je ne désire pas, j'agis, et je suis en dégout après.

23. En Vénus, sortie des eaux, croisée avec Marylin Monroe sortie de soirée. Bon mix.

26. Le prix des choses. J'ai l'impression qu'on nous rackette à chaque coin de rue. Et la répression du vol, en supermarché. Comment on continue à traiter les voleurs comme au moyen Age. C'est de l'humiliation. En même temps je trouve ça drôle, leur manière de nous espionner, et ça marche une fois sur mille. Mais du coup quand ça marche, t'as l'impression de t'être fait choper pour attentat à la pudeur.

27. Comme sont fabriquées les choses... les ordinateurs, les machines à laver, les fausses fleurs. Toutes les choses industrielles. Et le tri aussi. Les centres de recyclage. Je me demande toujours si au final tout n'est pas foutu au même endroit, et on s'est cassé le cul à sortir les poubelles jaunes le mercredi et les « vertes » le jeudi, on a bien rincé les pots de yaourts et les conserves, et puis tout sera brûlé dans un endroit dégueulasse, caché de Google Map. On ne nous dit pas tout !

11. Alors là pas du tout. J'ai l'impression qu'il faut tout recommencer à chaque fois. Chaque matin, pour ma part.

15. J'ai vécu l'incendie de la moitié de ma chambre. Il me restait qu'une chaussure sur deux. Qu'une boucle d'oreille sur deux. Que la moitié du lit. Et ça puait. Ça puait tellement qu'il a fallu condamner l'appartement.



Répondez vous aussi au questionnaire
à l'adresse suivante :
sansplomb1000@gmail.com

- (12) Quelles ont été vos premières pensées ce matin ?
Et vos premiers gestes ?
- (17) Demain, on vous demande de créer un parc d'attraction, budget et espace illimités. Est-ce que ça vous plairait de le faire ? Vous pouvez me le décrire ?
- (3) Quelle relation avez-vous avec votre mère ?
- (4) Est-ce qu'elle travaille ?
- (5) Que pensez-vous de la « mère au foyer » ?
Si c'est le cas de votre mère, ou de quelqu'un de votre entourage, comment le vivez-vous ?
- (6) Est-ce que vous considérez le travail domestique comme équivalent à un travail économique ?
- (7) Est-ce que, selon vous, on peut parler d'employeurs et d'employés ? Et dans ce cas, à qui profite ce travail ?
- (20) Est-ce que vous pouvez me parler d'un vêtement que vous aimeriez vraiment porter ?
- (28) Est-ce que vous avez l'impression d'incarner un rôle dans une relation amoureuse ?
Vous convient-il ?
- (9) Quelle est la convention sociale qui vous dérange le plus ?
- (10) Et celle qui vous amuse le plus ?
- (29) Est-ce que vous avez rêvé la nuit dernière ? Quelle importance accordez-vous à vos rêves ?
- (1) Pouvez-vous me décrire un rêve de votre choix ?
- (13) « La destinée de la femme est d'être comme la chienne, comme la louve : elle doit appartenir à tous ceux qui veulent d'elle ». Sade, *La philosophie dans le boudoir*.
Est-ce que vous avez des réactions ?
- (14) D'après certaines « études », « les femmes sont neuf fois moins enclines que les hommes à négocier une augmentation », que pensez-vous de cette affirmation ?
- (30) Racontez-moi le souvenir de quelqu'un d'autre, mais en disant « je ».
- (16) Vous pensez quoi des femmes qui ne veulent pas d'enfant ?
- (16B) Avez-vous / voulez-vous des enfants ?
- (2) Est-ce que vous pouvez m'énumérer les moments dans lesquels vous souriez.
- (18) Ça vous évoque quoi quand je vous dis « hétérosexualité obligatoire » ?
- (19) Est-ce que vous aimiez les jeux de rôles lorsque vous étiez enfant ? Quel rôle vous préféreriez jouer ?
- (8) Je vous propose un exercice très simple de visualisation. Fermez les yeux, et imaginez un escalier. Est-ce que vous pouvez me le décrire - texture/ forme/matière - et l'espace dans lequel il se trouve.
- (22) Vous vous réveillez et vous avez changé de sexe. Vous pouvez me faire votre portrait ?
- (24) « Avec le sang de qui, de quoi nos yeux ont-ils été façonnés ? » Donna Haraway *Manifeste cyborg et autres essais. Sciences, Fictions, Féminismes*.
Ça vous évoque quoi ?
- (25) Si vous deviez exprimer un dilemme entre vous et votre désir, ça serait quoi ? - Vous pouvez entendre désir comme bon vous semble.
- (23) Ce week-end vous êtes invitées à une fête costumée, vous vous déguisez comment ?
- (26) Est-ce que vous pouvez me dire plusieurs choses qui vous révoltent.
- (27) Et plusieurs choses qui vous intriguent.
- (11) Est-ce que vous avez l'impression d'avoir fait « l'apprentissage d'être une femme » ? Comment ?
- (15) Vous avez vécu un incendie, il peut être réel ou fictif, métaphorique, passé ou futur.
Est-ce que vous pouvez me le décrire ?



Louise GUEGAN <louise.guegan@ensapc.fr>

À 1ère, 2ème, 3ème, 4ème, 5ème ▾

mer. 4 déc. 2019 21:27



Bonsoir toute et tous je fais part ici d'une idée

Des demain on va être amené à utiliser des modes de déplacement alternatifs et nos pieds surtout. Peut être pour manifester mais aussi pour se rendre d'un point à un autre.

Je me disais qu'on pourrait utiliser encore une fois nos pieds pour se rendre à Cergy depuis Paris. Une marche en parallèle de toute les autres et en même temps dans une autre direction. Un Objet peut naître de cette marche, on peut filmer, enregistrer, parler, il peut y avoir une trame de réflexion, un débat... En tout cas on sera en accord avec la volonté de blocage général et l'idée de non-transport. Réfléchissons avec nos pieds

Soyons notre propre RER!

L'issue peut être un bivouac nocturne à l'école, ou un retour? Je propose lundi pour pouvoir réfléchir ce week end à ça et si le trafic n'a pas repris on pourra même y aller par les voie (ou pas, c'est 1 bonus)

Reste à savoir si vs êtes chaud car il fera un peu froid (mais pas trop, moins que ces jours ci) et cette joyeuse randonnée dure 5h depuis le nord à peu près. J'ai quelques acolytes déjà prêts à marcher.

Voilà Bisous bonne chance

À demain pour ce qui marcheront déjà

<3 :)



photos : Éléonore

Un bruit sourd couvre les voix, il s'approche et s'en va, en même temps c'est un son circulaire et continu// des vagues/un clapotis. Yixin parle, maintenant on l'entend un peu plus distinctement.

Yixin : « Pour moi, je pense que, c'est pas une manifestation mais... c'est intéressant qu'on fasse ça aujourd'hui, il y a des grèves et des manifestations à Paris en même temps. Mais on choisit un autre moyen pour retrouver, revenir à l'origine, à quelque chose de plus ancien, quand on se déplaçait en marchant. On allait à l'école en marchant et tout passait très lentement. Maintenant chaque fois on passe plus vite, on a besoin de s'arrêter, de réfléchir, respirer, sentir des sentiments plus naturels, donc je pense que... c'est pas vraiment une manifestation, c'est un... revenir ?/ un... retour. »

En fait on peut regarder ça comme une manifestation en force plus calme

Louise : « En tout cas, c'est lié à l'arrêt, et en même temps dans un contexte de grève, de blocage, ça crée une faille heu, une faille temporelle et je trouvais ça bien de saisir cette faille pour le faire. Trouver le temps que ça met de faire les choses. Donc aller à Cergy à pieds par exemple... On va sûrement arriver à peu près à l'heure où les gens vont arriver à Nation, enfin à la fin de la manifestation »

Oui, gardons cette brèche, comme on est partis à 8h40, 50

Éléonore : « à chaque fois que j'essaie d'aller à la gare il y a une annonce et c'est genre : ne vous rendez pas en gare et utilisez les autres moyens de transports, c'est réponse à ce défi »

Adèle : « c'est vraiment un truc qui a du sens seulement quand on est pas dans une école dans Paris quoi. Mais c'est aussi ça qui m'avait intéressé dans Cergy, le fait d'être à l'extérieur de quelque chose quoi, de ce qu'on peut appeler un centre. »

Oui ou à l'intérieur du reste

Ethan : « c'est un extérieur qu'il serait cool de préserver parce que qu'on tend à vouloir tout lisser, tout rendre pareil, Cergy c'est une école qui est bien car elle est à l'extérieur! »

Vincent : « avant d'aller à Cergy j'ai toujours pensé, enfin on m'a dit, houla tu prends le rer A c'est long et heu, en fait ça va. Tu peux lire. Et je me suis toujours dit qu'on traverse de la ville, de la forêt, des champs, il y a un rapport à la culture, au temps, à la terre dans ce trajet. Après tu arrives dans une ville nouvelle, c'est chelou. C'est un sas de compression entre Paris et l'école. Une bulle, dans les deux sens. Pour repenser à des choses quand tu repars. »

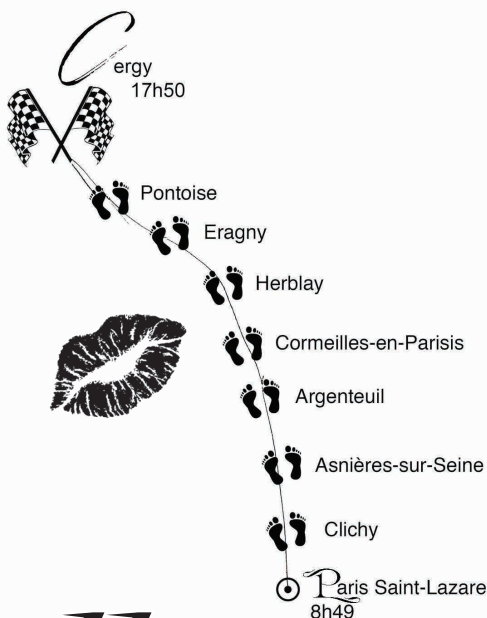
Éléonore : « je me suis toujours dit que Cergy était pas loin de chez moi comme c'est à 10 minutes de voitures mais en fait je me rends compte que c'est long. »

Ulysse : « prendre le temps pour venir c'est aussi mentalement, par rapport à ce qu'on disait, la manifestation... prendre un temps pour réfléchir aux endroits qu'on traverse qui semblent exclus entre eux, vachement différents socialement, dans leurs mentalités et qui ont jamais vraiment de connexions. Et du coup on trouve ce lien géographique, on les rapproche mentalement... »

Louise : « Comme c'est des lieux qui se rencontrent, créent des liens sur Paris, enfin j'imagine que dans beaucoup de ces villes les gens travaillent à Paris, donc cette rencontre à lieux dans Paris. C'est un peu le truc quand on est pas loin de Cergy. »

Adèle : « c'est un lieu commun mais je pense qu'il y a une influence incroyable de la manière dont les villes/espaces sont reliés par les transports en Île de France entre Paris et la proche banlieue. Ça joue dans notre imaginaire, qu'est ce qui est loin ? Qu'est ce qui est proche ? Est ce qu'il y a quelque chose à voir, ça vaut le coup d'y aller ? »

Louise : « Les gens ici soit ils travaillent, soit ils ont pas pu se déplacer soit ils font la grève mais ils sont pas là en tout cas, c'est pas la tempête ici. Un calme pesant. »



Quatorze employeurses différentes. Voilà où j'en suis à vingt-quatre ans, sans compter les stages rémunérés au lance-pierre ou en molécules d'air. Je partage cette situation avec beaucoup d'étudiantxs de ma génération. Nous sommes obligéxs d'enchaîner des petits boulots pourris, d'aménager nos horaires, parfois au point de n'avoir plus pour soi que les heures de la nuit. Pour manger et se permettre de payer nos loyers, malgré la continuelle hausse immobilière, nous devons travailler. Nous mettons alors en péril ces lourdes et longues études qui sont aussi censées nous permettre de manger. Et puisque le projet néolibéral nous les a vantées comme l'issue de secours – vous trouverez un emploi stable, qui rapporte et comblera votre vide intérieur – on se lance dans le bordel tête baissée. S'il existe une variété toujours plus grande de statuts professionnels, l'idée est (presque) toujours de s'intégrer dans un corps de métier, où se jouera de toute manière un modèle de réussite préétablie. Dans ce jeu de société, appelons-le le jeu des trajectoires multiples, il est possible de se retrouver bien seulxe avec ses dés, quand d'autres disposent dès le départ d'alliéxs solides et de dés supplémentaires qui leur permettront d'avancer plus vite.

Au milieu des années soixante-dix, nous sommes à un tournant économique-politique majeur. Tous les acquis sociaux qui formaient le « contrat social » de l'après 45 sont bouleversés. Les organisations patronales et les gouvernements se sont mis d'accord pour ne plus être dans une logique redistributive, de consultation et de négociation collective.¹ C'est l'ère du chacun pour soi. Comment faire passer cela ? Mai 68, parfait. La pensée néo-libérale prétend elle aussi parler de liberté – quand celle des unxs s'impose au détriment de celle des autres. Un dispositif de chantage à l'emploi extrêmement puissant est mis en place. La rhétorique méritocratique type success story à la « self-made man ». Tout un jargon d'affects positifs. Le développement personnel. Les notions managériales de gestion de conflits, de méthodologie de projet. L'idée qu'on serait touxtes dans le même bateau, sans nous préciser où il se rend et qui en tient les commandes. Voilà tout un dispositif dont l'objectif est la dissolution du rapport de force entre la minorité des dominantxs et la majorité des dominéxs. L'OIT (Organisation International du Travail) qui a grandement participé à cette transition, résume sa méthode en deux mots : dialogue social. Belle formule. Vider la langue de sa substance pour colmater les brèches de notre connaissance par leur idée du dialogue, iels savent faire. « Après avoir vidé le prolétaire, le capital veut le soumettre à son sens, à son idée de la joie. Sens du vide, joie de n'être rien »².

La moitié des titulaires d'un bac +5, s'iels ne travaillent pas déjà à côté de leurs études, débutent par un contrat précaire³. La précarité étudiante n'est pas une vue de l'esprit. Souvenons nous du geste désespéré d'Anas qui s'était immolé devant le Crous de Lyon⁴. L'échelle social ne se grimpe pas facilement, pour ceux qui partent d'en bas, le corps est comme plus lourd.

Ces jobs, je pourrais les effacer du papier, ça ne changerait rien à mes perspectives d'avenir. Pourtant ces heures ne m'ont pas laissé sans griffure. Ecrire, faire exister cette lutte du quotidien qui coûte plus qu'elle ne rapporte, me donne le sentiment de ne pas l'avoir vécue pour rien. Je ne sais plus où j'ai lu cette phrase qui donne des forces : une minorité active a toujours plus de pouvoir qu'une majorité silencieuse.

Enfant je me souviens de mon étonnement face à l'omniprésence de l'argent dans la bouche des adultes, je ne comprenais pas cette obsession. Me faire des amixes, jouer avec elleux, s'étonner de l'existence d'un insecte dont le nom n'est pas encore parvenu à mes oreilles, voilà mes premières obsessions. Je ne comprendrais que plus tard son attrait, sa faculté à modeler nos vies.

¹ Corinne Gobin - Dialogue Social - Guaderni

² Jacques Camatte, préface d'Apocalypse et Révolution

³ Céreq - Enquête 2016 auprès de la génération sortie de l'école en 2013

⁴ Le jeune homme de 22 ans avait tenté de s'immoler par le feu en novembre 2019 devant un bâtiment du Crous en dénonçant la précarité étudiante dans une lettre publié sur Facebook. Vous pouvez facilement la retrouver sur internet.

Très tôt, je me suis senti encouragé à travailler mais pas précisément pour moi. On me dit que c'est pour mon bien, pour avoir un beau métier plus tard, mais c'est d'abord pour faire plaisir aux autres que j'essaye de bien travailler. Ramener des bonnes notes à la maison m'offre la fierté de mes parents, un bon enfant doit ramener de bonnes notes. La bonne note c'est déjà ma première paye. Puisque mes parents constituent mes premières figures d'attachement, dans cette relation, se joue l'estime de moi, il est important que je leur plaise. Je ne dis pas que la fierté de mes parents, l'école, le travail, sont de mauvaises choses en soi. Je dis que ces notions ne sont pas détachées de certains conditionnements. En vérité, le travail peut permettre à l'individu de se réaliser dans son activité, d'approfondir son lien avec le réel, avec le vivant. Cela peut être bénéfique à soi et aux autres. Seulement, on a tendance à nous apprendre qu'il n'y a qu'une seule manière de travailler : en compétition. Cette idée du travail me fait penser qu'on a pas tord d'associer étymologiquement ce mot à l'instrument de torture, tripalium.

Dès le départ nous sommes notéxes et cela peut être vécu comme une menace par ceux qui ne sont pas néxes avec les mêmes privilèges. Cette menace nous dit que si l'on ne réussit pas ceci ou cela comme les autres, on est plus mauvaisxex que les autres. Parfois on nous gronde. Il en sera potentiellement ainsi toute notre vie.

Entré dans l'adolescence et me rapprochant à toute vitesse de cette nécessité qu'est l'argent, me voilà en crise. Ça été très long par la suite de me libérer du syndrome de Peter Pan que ça a déclenché en moi. J'ai commencé à bosser et parallèlement, je développais un comportement à risque, immature, à saisir n'importe quel prétexte pour me mettre en danger, comme si pour combler tout l'ennui que mes premiers jobs m'inspiraient, je devais amplifier le reste. Je ne voulais pas de cette vie de travailleur. Je sors du travail, gare de Lyon part-dieu, j'attends mon train, le premier type qui me croise arrive à me convaincre qu'il pourrait m'aider à monter un petit trafic de cannabis. Il a plutôt sorti un couteau. Je me suis fait voler six-cent euros. Je développais de gros troubles borderline. Je conduisais sous l'emprise de stupéfiants et dans des états d'ivresse pas possible. Bref, j'aurais beaucoup de choses à raconter sur ce Matthias là mais c'est pas Vice ici. Le salariat m'a rempli d'idées très sombres pour mon âge. Je sentais bien que j'étais soudainement moins joyeux que mes amixes qui n'avaient pas encore ce souci des finances. Je n'ai pas pu finir correctement l'exercice difficile qui consiste à s'extraire par soi-même de la candeur. Il fallait vivre toute cette adolescence d'un coup et vite.

Donc j'ai la flemme de bosser, j'ai un boulot, je me fais mes premières impressions politiques. **43** Puisque je suis rentré tôt - pour unxe françaisxe moyenxne - dans le monde du travail, à dix-sept ans, j'y suis rentré avec toute l'intensité émotionnelle liée à cette période de la vie. Je crois que cela aussi a joué sur mon rapport très contestataire au travail et à l'autorité de manière générale. Très tôt je me suis montré plus radical que mes parents à propos du capitalisme. Je trouvais que si les socialistes étaient ok avec le fait que quelqu'unxe passe toute une nuit dans un hangar glacé à vider des camions comme je le faisais à ce moment là, payéxe n'importe comment, et bien qu'on les brûle avec leurs idées. On m'avait bien brûlé les neurones dans ce hangar. Être décalé ainsi pendant deux mois de ma vie a suffit à me rendre insomniaque. Le socialisme ne suffit pas je disais. Moi, à part les aider à faire fructifier leur business, je ne vois pas quel était mon tort. Bref, je n'arrivais pas à gérer mes poussées d'hormones, mes déboires sentimentaux, la colère de mes parents face à ma nouvelle manière de leur parler et les patronxes. Je suis devenu addicté au cannabis, je pouvais fumer dix joints dans une journée, je vous laisse imaginer l'état de mon cerveau. Quand je rentrais du travail je sortais avec les gars du quartier, au coin à pisse, je vais me vider l'crâne je disais. Je trouvais ça violent le travail.

Être étudiantxex et salariéxe c'est être en construction et d'un même coup, devoir se comporter comme si l'on était construitxex, comme si l'on avait les épaules. Être étudiantxex et salariéxe c'est épuiser doublement son énergie physique et mentale. Épuiser les ressources, voilà leur monde à ceux-là qui nous dirigent. Nettoyer des vomis d'enfants dans un centre commercial bourgeois de Lyon, ça donne envie de ne pas vivre ce moment que l'on vit. Surtout quand tu sais tes amixes en vacances, ta petite copine à l'autre bout du monde, en Australie. Envie d'être ailleurs, de ne pas exister. Je ne sais pas si je dois énumérer comme ça des anecdotes moroses sur comment chacun de mes tafs m'a démoralisé, ce que je peux vous dire, c'est qu'aucun a su me redonner foi en ce système et que les patronxes nous traiterons toujours comme des chienxnes. Une fois j'ai été disquaire dans une petite boutique, le chef avait des goûts musicaux en commun avec moi, nous avons des choses à partager, ben non. Je crois que dès qu'il s'agit d'argent, une métamorphose cellulaire te fait subrepticement passer en super saiyen gros connard. Tu finis par vider tout ton stress et les reproches que tu ne sais pas te faire à toi-même sur tes employéxes. Le Capitalisme déguise

les faiblesses en puissance. Ces faiblesses déguisées en puissances, la mesquinerie, la peur, la convoitise, constituent l'essence des relations d'intersubjectivités dans ces lieux où tout est hiérarchisé. Je me souviens de cette petite franchise Carrefour à deux employées qui venait d'ouvrir dans une rue de Montpellier qui comportait déjà des supérettes. Iels m'ont viré en me reprochant leur échec commercial. Iels ne se s'étaient pas dit que le fait même qu'il y ait déjà une supérette de plus grande envergure et moins chère dans cette même rue pouvait constituer une raison suffisante à leur échec commercial. Une semaine plus tard, je bossais dans une boulangerie. Je commençais à cinq heures du matin, boulangerie nouvelle, quasiment la même histoire, une enseigne concurrente dans la rue d'à côté, viré pour rien. On peut dire que pour ces fois là, je n'ai pas eu de chance. Perdre un travail, chercher un travail, trouver un travail, perdre un travail, chercher un travail. Mais je ne crois pas qu'une bonne expérience salariale soit possible avec un smic à la clef. Pour Steimlein j'ai marché dans le sang. Pour H&M j'ai servi d'entonnoir à la folie des soldes. Bien sûr, il y avait ces collègues magnifiques et fortes, de grands soutiens. Le poissonnier syndiqué qui n'hésitait pas à me défendre quand le chef du rayon légume me parlait mal. Ou Isha, dont la vie se résumait depuis vingt ans à poser des jantes Renault à la chaîne, avec ce sourire qui avait le pouvoir d'apaiser ma colère à la pause déjeuné. À la fin du mois, il envoyait tout ce qu'il pouvait d'argent à sa femme et ses enfants qui vivaient en Inde. J'ai vu des vies courageuses, bien plus que la mienne. Des choses simples redonnaient un peu de force, apporter une tarte aux fraises à partager à la pause, faire une blague quand on se croise entre collègues dans un couloir, en aider un(e) autre, débordé(e). Mais la répétition des mêmes gestes, la dépersonnalisation, la fatigue, le sentiment de vide intérieur quand on rentre chez soi. Les collègues du peloton de tête qui partaient en burn-out. Les faux arrêts de travail que l'on se faisait passer en douce, les médecins qu'on se conseillait. Toutes ces preuves que la souffrance au travail est partagée par toutes les employées. Les conseils d'administration qui ferment les yeux sur les remarques racistes et misogynes : participent, encouragent. Les usines. Le bruit. Le silence. Le chaud. Le froid. Les animaux morts. Ce qu'on nous demande de jeter et que l'on aimerait garder. Nos rêves d'enfants que l'on brise sur les carreaux sales des grandes surfaces.

Tout ce temps, je leur ai donné. Ma vie, ma précieuse vie, ma vraie richesse. Tout ce temps valait bien plus que leurs euros. Ma jeunesse, iels me l'ont volée. À ce temps perdu, j'ai dû rajouter de nombreuses rencontres avec des psy. Ainsi, le monde du travail, en plus de déstabiliser de jeunes individus, a besoin qu'iels restent stables pour continuer de les utiliser, de sorte que les psy peuvent jouer un rôle important dans ce système. Et si vous vous mettiez à la méditation ? C'est à moi de prendre en charge mon stress. D'accord, mais cela ne soignera pas ses causes corporatives et sociales. C'est ainsi qu'est née en moi la certitude intimement vécue de la nécessité de la révolution.

C'est dans ce chaos déterministe, dont nous ne pouvons saisir précisément l'ensemble des conditions, que saura surgir la turbulence nécessaire à notre émancipation, la révolution. J'y crois comme en un Dieu, je dois le reconnaître, naïvement peut-être, mais ça me fait vivre. Je ne vois pas la révolution comme quelque chose qui viendrait semer l'équilibre parfait sur Terre. Je ne cherche pas le nirvana. Je vois la révolution comme une des deux fatalités possibles, la préférable. Je crois que si ça n'est pas ça la suite, alors ce ne sera rien. Il faut un changement de paradigme net. Les atomes sont tous là où ils sont et où ils doivent être. Pourtant. Si un frottement particulier a un jour pu donner la vie, hasardeuse destinée, je pense que la continuation du capitalisme saurait par échauffement excessif des foules, provoquer un nouveau grand boum, d'un autre genre. La rareté d'événements aussi singuliers que le big bang ou qu'une révolution ont certainement tendance à laisser la masse silencieuse dans cet état de servitude que décrit très bien un La Boétie de 16 ans au seizième siècle. Pourtant, nous savons que le battement d'ailes d'un papillon peut causer, un mois plus tard, le déclenchement d'un cyclone ou la fin d'une tempête. Il ne faut pas sous-estimer ce qu'il se passe dans le cœur des gens, dans les corps qui travaillent, dans la matière qui souffre, les idées se transforment, la transmutation opère. La paupérisation progressive des classes moyennes déséquilibre l'illusion de contrôle social que tente ridiculement de maintenir l'ordre mondial à travers son attirail bureaucratique, salarial, médiatique et policier, d'encadrement, d'aliénation, de propagande, de répression, de surveillance. La réapparition de parts et d'autres du globe de mouvement sociaux déterminés me semble en être la preuve, nous vivons quasiment le retour d'une dialectique de lutte des classes, ceux qui nous prennent de haut ne comprennent même plus ce qu'il se passe "en bas". Les glaces fondent, l'eau déborde du vase, la terre tremble, les animaux se cachent, les herbes frémissent d'impatience. Je veux y croire. Un élan de vérité embrasera les passions, éclatera sous les feux du ciel. Nous ne pouvons anticiper la forme de ce renouveau, éclosion des œillets, disparition des âmes, l'antagonisme révolutionnaire ne serait alors pas seulement l'affrontement entre les classes mais le combat des corps de l'espèce humaine contre leur mise à mort par le processus de production capitaliste.

0x0B

Ecole Nationale Supérieure d'Arts de Paris-Cergy
入学手続情報 2019/2020

学級

1		2		3		4		5	
---	--	---	--	---	--	---	--	---	--

ギャップ・イヤー

--

善と自然の陰鬱な方程式が頑固に復元されている、複数であっても揺るがぬジェン

フリガナ	
氏名	アイデンティティーの星座のせいで、世界の揮発的で人工的な性質感覚は、現代
生年月日	
国籍	フェミニストとクィアの政治を見捨てているようだ。我々は(恐らく)「許容」範囲
Family situation	

性別

男	女	No answer
---	---	-----------

の敷居の引き上げには見事に貢献したが、このように「生まれた」というような自然

現住所	
郵便番号	の恵みが言い訳を与えてくれた主張のように、あまりにも頻繁に非自由の中で慰めを
市	
自宅電話	探せと言われてきた。その間、異性愛中心主義は順調である。セックスとジェンダー
携帯電話	

が、規範と事実、自由と制約の要点の例であることを十分に理解したXFは、この遠

Social security number:	
-------------------------	--

心性指示物へ疑問を投げかける。この要点を自然に向けるということは、せいぜい

高等学校卒業	Major	都道府県	学籍番号

防御的な譲歩であり、また、単なるロビー集団以上の役割を持つトランスとクィア政

入学前学歴
高校以上の学歴

治、つまり、不変だと思われていた秩序に対する自由の要求の厳しい主張からの退行

年	専門学校・短大・大学	科	卒業 終了 退学

である。あらゆる「与えられた」神話からも分かるように、カオス、暴力、そして疑いに

よって支配された現実世界の代わりに、安定した基盤の物語は作られている。「与え

性別の記述を排除する。

名前変更の申請の簡略化

家族情報
 られた」ことは、当たり前のように私的な領域に隔離されているが、それは、公共の

保
護
者
の
性
別
の
記
述
を
な
く
す。

父 職業	影響の最前線で地位を失っているのだ。性転換が現実的に可能となり、誰もが認知
メールアドレス 現住所	するようになった時、「自然」の墓に守られていた棺桶は割れ、可能性のある未来に
電話	溢れた新しい物語が、古い「性」の秩序から逃れたのだ。ジェンダーを懲戒する鉄
母	格子は、主に、この破壊された安定基盤の修復や逃れた命を飼い慣らすための試み
職業 メールアドレス	である。この墓を破壊する時が来た。そして、手に入れた小さな自治権への哀れみの
現住所 電話	謝罪をこの墓の前に頭を垂れてするのは終わりだ。

Laboria Cuboniks

緊急連絡先名	電話
--------	----

XENOFEMINISM (XF),
 a politics for alienation

À l'adresse de la direction de l'ENSAPC et en particulier Corinne Diserens,

Nous avons appris ce vendredi 23 octobre à 10h11 que la réunion prévue à 10h, qui avait pour but de **discuter** la suppression unilatérale de votre chef, du budget de l'année dernière dédié pour la présentation du DNA des 3ème années 2019-2020, était annulée.

Cette annulation et les circonstances de celle-ci sont tout simplement inadmissibles.

Nous nous sommes renvoyé.x.e.s la balle trop longtemps pour trouver une date qui puisse convenir à tout.x.e.s. Nous avons arrangé notre emploi du temps, ne sommes pas allé.x.e.s en cours pour y participer. Mais une fois la date et l'heure arrivées, sans égard, ni respect, vous renvoyez deux étudiant.x.es. de votre bureau et annulez la réunion Zoom, sans même prendre le temps d'envoyer un mail aux autres étudiant.x.e.s et enseignant.x.e.s qui vous attendaient derrière leur écran.

Nous ne comprenons pas vos raisons.

Vous avez dit aux deux étudiant.x.e.s présent.x.e.s que vous ne compreniez pas au nom de qui ils parlaient et d'où ils parlaient.

Pourtant vous devriez les connaître et nous connaître. Nous sommes un groupe de 6 étudiantxs, constitué l'an passé, au début de la crise du Covid.

Nos camarades de classe nous ont fait confiance pour représenter au mieux les différents groupes présents dans notre promotion. Nous ne pouvons imaginer de parole plus légitime à l'époque et toujours actuellement. Durant cette première crise du Covid nous avons écrit des lettres, vous nous avez reçu en visioconférence avec nos professeurs coordinateurs de la 3ème année et également en réunion générale. On vous a d'ailleurs rappelé nos noms et prénoms pour organiser cette dernière réunion. **Vous savez donc d'où nous parlons.**

Vous avez déclaré également aux deux étudiant.x.e.s nous avoir relancé pour élire des nouveaux représentant.x.e.s de 4ème année.

Cependant nous n'avons reçu qu'un seul mail le 22 octobre à 15h45, la veille de la réunion nous demandant de choisir deux représentant.x.e.s. Puis un mail à 7h54 le jour même (soit 2 heures et 6 minutes avant le début de la réunion), nous informant que seul les deux délégués élus pourraient se présenter devant vous.

À côté de ce manque de temps, très discutable d'un point de vue démocratique, vous avez ignoré nos mails successifs demandant à être présent.x.e.s à 5.

Il s'agit ici de parler d'un projet précis, sur lequel nous avons déjà commencé à travailler l'an dernier. Est-il vraiment nécessaire d'être aussi procédurier.x.e.s, officiellement élu.x.e.s délégué.x.e.s pour avancer sur ce festival?

Nous avons l'impression que chaque tentative de dialogue avec vous est systématiquement réprimée, impossible. Une parole que nous avons aussi pu entendre du côté des salarié.e.x.s en réunion générale.

Pourquoi ne voulez pas dialoguer avec les étudiantx.e.s ?

Que se passe-t-il pour que vous refusiez systématiquement la discussion ?

Nous avons l'impression d'avoir une directrice qui déteste ses étudiant.x.e.s.

Rappelons que cette réunion a lieu car le budget alloué à l'exposition des diplômes de 3ème année, acté lors de la dernière CRPVE, le 22 avril 2020, devant témoins, a été supprimé en septembre 2020.

Nous devons donc nous réunir pour discuter une situation discriminante pour notre promotion entière.

Nous n'avons pas eu de quoi produire et nourrir notre portfolio, nous n'avons pas eu la chance d'avoir des retours constructifs sur 3 ans de travail. C'est une situation injuste.

Pourtant, durant le confinement, nous avons réfléchi ensemble, étudiant.x.e.s et professeur.x.e.s, pendant plusieurs semaines à une solution alternative honorable et innovante, qui feraient rayonner l'ENSAPC et nous donnerait de la visibilité en tant qu'artistes. Il y a des preuves de cela, il y a eu des réunions collectives en votre présence, des mails. Votre décision unilatérale de supprimer le budget d'un tel évènement est une menace pour la pédagogie de notre école.

Vous nous avez retiré cette chance d'exposer, réparez ce préjudice !

Cherchez-vous à repousser cette réunion jusqu'à ce que le nouveau lieu d'exposition trouvé avec l'aide de nos professeur.x.e.s ne soit plus disponible ?

Aussi, chaque année les étudiant.x.e.s de troisième année reçoivent un budget de 150€ pour la production d'une pièce venant consacrer 3 années d'études. Mais pour nous cette année **cet argent a disparu**. Où est-il ? Que voulez-vous nous dire à travers cette action ? Que nous ne méritons pas de produire ? Que nous ne sommes pas dans cette école pour devenir des artistes et membres actifs du monde de l'art ?

Faut-il tout de suite nous réorienter dans une autre école d'art qui nous respecterait davantage ?

C'est pour cela qu'aujourd'hui, vendredi 23 octobre, nous voulions **savoir** ce qu'il en était et **discuter** des solutions que nous voulions trouver tout.x.e.s **ensemble**.

Mais vous nous avez fermé la porte au nez.

Voilà pourquoi nous en arrivons à penser que vous mettez directement à mal ce qu'est notre école, sa pédagogie et l'expérimentation qui a toujours été au coeur de son fonctionnement — histoire que nous connaissons tous et qui est rappelée au début de notre livret d'étudiant.x.e et sur le site internet de notre établissement.
Nous ne saurions le supporter plus longtemps.

Si vous ne répondez pas à nos multiples appels et ceux de nos autres camarades de différentes années quant aux libertés pédagogiques et liberté de circuler que nous perdons chaque jour un peu plus, nous serons obligé.x.e.s de nous référer à d'autres instances. Cette absence totale de transparence, de communication et de collaboration concernant les prises de décision n'est absolument pas représentative de ce que nous attendons de cette école.

Nous ne resterons pas sans rien faire, car :

Ce n'est pas l'école pour laquelle nous avons postulé et que nous avons choisi, école qui a une histoire pédagogique particulière.

Ce n'est pas l'école pour laquelle nous payons chaque année des frais d'inscription.

Ce n'est pas l'école que nous avons connu et ce n'est pas l'école que nous voulons voir advenir.

Etudiant.t.x.es, professeur.x.e.s, camarades, vous qui lirez cette lettre, Pensez à la prochaine fois que vous souhaitez organiser un évènement dans l'école ou ailleurs, quel qu'il soit, et qu'on vous répondra, si réponse il y a, que le budget convenu n'existe plus, et qu'on ne vous donnera plus la place de vous exprimer. Abandonneriez-vous votre projet à cause d'une règle arbitraire?

Nous voulons d'une école avec du dialogue, nous voulons une école que l'on peut construire ensemble, nous voulons une école qui s'ouvre tant aux idées et aux expérimentations pédagogiques et structurelles, qu'aux différentes individualités qui font son corps.

Nous voulons d'une école qui lutte contre les asymétrie de pouvoirs et qui ne reproduise pas des élites.

Nous voulons d'une école qui est intégrée à la vie de la ville de Cergy et qui ne ferme pas de manière anticipée pour le couvre-feu des parisiens. Qui comprenne que nous avons besoin de travailler, souvent et qui garde ses portes ouverte pour nous aider à réaliser cela.

Nous voulons d'une école qui nous donne envie de venir en cours, qui nous permette de respirer dans ces temps de crise sanitaire économique et sociale.

Nous voulons d'une école qui soit notre garant et notre soutien dans les moments difficiles, notamment pour les plus précaires.

Nous voulons d'une école qui sache vraiment ce que prendre soin veut dire.

Qui écoute et construise ici, ensemble, tou.x.te.s ensemble. Pas d'une école qui menace de renvoi des professeur.x.e.s.

Nous voulons d'une école qui paie les étudiant.x.e.s salarié.x.e.s en temps et en heure. Nous voulons aussi d'une école qui arrête d'utiliser des contrats précaires.

Nous voulons d'une école où la directrice ne transforme pas les toilettes de la cafétéria déjà précaire en toilettes privés fermé à clef.

Nous voulons d'une école avec des moments pour se retrouver et faire lien sans avoir de pression ou que ces moments ne nous soient interdits ou censurés. Les salles doivent pouvoir être réservé librement par n'importe qui.

Nous voulons d'une école qui soutienne nos projets au lieu de les écraser, d'une école où les budgets sont clairs, accessible à tou.x.e.s et décidés par tou.x.e.s.

D'une école qui ne menace pas les étudiant.x.s lorsqu'ils se défendent face au saquage et au harcèlement moral de certain.x.e.s professeur.x.e.s.

Nous voulons d'une école où les chef.x.e.s d'ateliers techniques soient considéré.x.e.s égaux.ales aux professeur.x.e.s,

payé.x.e.s de la même façon et bénéficiant des mêmes droits pédagogiques.

Nous voulons d'une école où chacun.x.e est considéré.x.e et écouté.x.e.

Nous voulons d'une école qui nous donne des clefs pour nous défendre et repenser le monde de l'art, plutôt que de nous y faire entrer alors que celui-ci nous précarise et nous tue.

Nous voulons d'une école qui reconnaisse le travail de représentation qui est fait, tant qu'il sera nécessaire et ce sous toutes ses formes.

C'est pour cette école que nous avons postulé, c'est dans cette école que nous avons commencé à étudier et nous refusons de la voir disparaître, et disparaître avec elle ses principes fondamentaux d'organisation et de structure.

Dans l'attente d'un retour sincère et d'une réelle considération de notre lettre,

Des étudiant.x.e.s de la 4e année.

(Music)

*And if I want don't want to talk about it
It is maybe better to just let the others talk.*

*Alone in a small dark room
Singing for you,
Singing for you all night long.*

*Being alone,
Feeling alone,
Wasn't what I expected.*

*I see butterflies,
Roller coasters,
Bus and planes.
Ambulances and bees.*

*Me being fascinated,
fascinated fascinated by you.*

Your life is starting where I have the feeling of mine being made invisible.

*Feeling fucked,
Being fucked,
Life is made of fucking people.*

*And if I want don't want to talk about it,
It's maybe better to just let the others talk.*

*It might be a question of naming -
Am I a so called mother and do I want to represent myself as it?*

*Isn't just any life being a mother, or a parent?
If we all learn this, we will maybe all be aware of the exact meaning of it -
And be able to take care of the Other.*

*Being prepared to this responsibility and extreme feeling
of solitude that shouldn't exist.*

*Alone in a small dark room,
Singing for you,
Singing for you all night long.*

*Being alone,
Feeling alone,
Wasn't what I expected.*

*I see butterflies,
Roller coasters,
Buses and planes.*

*Ambulances and bees.
Me being fascinated,
fascinated fascinated by you.*

Your life is starting where I have the feeling of mine being made invisible.

*Feeling fucked,
Being fucked,
Life is made of fucking people.*

"Désœuvrée

Tu comprends ce qu'est être désœuvrée, ce qu'est ne rien faire. C'est le nouveau truc dans ta vie - ne rien faire. Ne rien faire et ne pas être impatiente de ne rien faire. C'est facile de ne rien faire et d'être impatiente de ne rien faire. Ce n'est pas facile de ne rien faire et de ne rien en avoir à faire, de ne rien avoir à faire des heures qui passent, des heures du matin qui passent, puis celles de l'après-midi, et puis un jour qui passe, puis le suivant, où tu ne fais rien." Lydia Davis.

*Le son de l'expo est composé de 3 chansonnettes.
Je pourrais même faire des playlists où y'a pas toujours la même chose sur les mêmes fleurs.*

Faut que je fasse tout de chez moi, je n'ai pas le temps d'aller à l'école en ce moment.

*J'hésitais à rajouter un truc dessus, sur les fleurs.
C'était juste histoire de les salir un peu.*

50

*Peut-être que c'est un truc plus technologique qu'il faut rajouter dessus ?
J'aime bien l'idée que visuellement ça soit craft.*

*Ce à quoi il faut faire gaffe, c'est que ça ne devienne pas pompeux.
Travailler à un équilibre de la dimension romantique.*

*Par la production, il y a moyen de déconstruire l'endroit du romantisme où on te place, en amenant le sexe et l'intimité. Là il y a quelque chose qui t'évite d'être trop dans le champ romantique...
Double lecture : première image romantique, en faisant un peu exprès. Et puis le reste...*

"Il existe un paradoxe violent entre ce qu'on impose à une personne et qu'elle ne supporte pas, et le fait qu'elle ne sait pas être autrement." Elsa Dorlin.

*A partir du moment où tu as un enfant tu deviens représentante d'une certaine idéologie ou d'une certaine pensée, qui ne te convient pas vraiment.
Pourquoi se mettre dans la situation de mère ?*

Alors que j'essaye d'assembler les mots de nos discussions pour ton exposition, Caroline, je déménage, après presque deux ans de vaines tentatives de le faire. Mon fils a quatre ans, je veux me séparer de son père depuis un moment, la maternité nous a trop éloignés.

J'étais comme tétanisée tout ce temps ; je n'arrivais pas à sortir mon corps de la chambre noire dont tu parles, je me sentais fascinée et prise au piège, je devais continuer à chanter les berceuses à oiseaux et à singes, je me sentais *fucked*.

"Ce n'est pas toi qui travailles, on m'avait expliqué plusieurs fois avant que le bébé ne vienne. C'est le travail qui te prend. Ça s'annonçait si bien : j'aime les expériences physiques qui impliquent de s'abandonner. Je ne savais pas grand-chose, par contre, des expériences qui exigent de s'abandonner, qui te passent dessus comme un camion, sans safe word* pour les arrêter. J'étais préparée à crier, mais le travail (l'accouchement) a finalement été l'expérience la plus silencieuse de ma vie." Maggie Nelson.

* Limite atteinte dans les pratiques sado-maso

Aujourd'hui, j'ai passé ma première journée seule avec mon fils dans ce nouvel appartement silencieux et froid. Je n'avais pas du tout imaginé ça - ou peut-être était-ce la raison pour laquelle j'ai tant tardé : je ne sais plus quoi lui dire, je ne sais plus quoi faire avec lui. Je fais semblant de jouer. Je l'emmène faire des courses. Il y a le bruit de la chaudière à gaz qui le fait sursauter à chaque fois : « c'est quoi ça maman ? ». Puis il m'a demandé qu'on mette nos manteaux et nos chaussures, et qu'on retourne d'où on vient. J'avais tellement envie de lui dire oui, je t'emmène là-bas, et moi, par contre, je pars.

Maintenant il dort dans mon lit, je me suis remise à mon ordinateur, et la transcription de nos entretiens est tout à fait dérangée. Ce soir je mélange tout, je ne sais plus ce qui nous piège, nous, les mères, les meufs. J'ai oublié les raisons pour lesquelles je ne voulais plus de notre « famille », j'ai oublié depuis longtemps pourquoi j'ai décidé d'être mère, je n'ai presque plus de souvenirs de ce qu'était notre vie à lui (mon fils) et moi, il y a moins de 24 heures.

" Mon chéri,

N'écoute pas ceux qui disent que c'est grave qu'on ne se voie pas. N'écoute pas ceux qui disent que je dois te manquer et comme tu dois être malheureux. N'écoute pas ceux qui prennent un air gêné quand il est question de moi ou de la situation ou de toutes ces choses. Je sais que tu sais qu'il ne faut rien écouter et que les gens racontent n'importe quoi, tu sais très bien baisser les yeux et laisser dire. C'est une grande fête de voir qu'on peut supporter les choses. (...)

Je ne sais pas si tu me hais. Tu n'as pas à me répondre. Tu as le droit de me haïr. C'est même une nécessité de l'amour de haïr. Il n'y a pas d'amour sans haine. Ceux qui disent le contraire sont des menteurs ou des lâches. Une nécessité de l'amour d'un enfant pour ses parents, plus encore d'un fils pour sa mère de la haïr. Pourtant beaucoup de fils n'y arrivent jamais. Moi-même qui suis une fille qui ai aimé ma mère comme un fils, je ne sais pas si j'y serais parvenue, et je crois que c'est pour ça qu'elle est morte, parce qu'elle savait que je n'aurais pas eu le courage de la tuer. Et qu'il faut bien tuer qui on aime, savoir qu'on en est capable, qu'on en a toujours le droit. L'amour est une sauvagerie. Ne sois pas triste si tu penses à moi, ça ne sert à rien la tristesse.

Si tu es triste quand même, sache que je pense à toi tous les jours, je suis ta mère, c'est quelque chose qui ne cesse jamais. Je t'embrasse.

Maman
(Lettre jamais postée.)"
Constance Debré.

Tu m'as dit :
Des fois Lilie dort plus tard que d'habitude.
Tu sais jusqu'à quel âge ça peut mourir dans son sommeil un enfant ?
Il faut pas penser ça, il faut pas dire ça.

51

On s'est dit :
Donc il y a deux solutions : soit tu performes ton genre de mère, soit tu deviens un petit garçon androgyne qui n'a plus de graisse et plus de seins.
C'est comme si tout était fait pour te faire regretter tes choix.

Pourtant il doit y avoir quelque chose qui a du sens. Mais il y a l'échec, celui de la représentation. Tu m'as raconté qu'à la laverie en bas de chez toi, tu étais forte et courageuse quand tu étais enceinte, et devenue chiante, encombrante, trop chargée quand tu arrivais avec ta poussette et plein de sacs ; devenue un cas soc'.

" Face au stigmate de putain, la stratégie féministe mainstream (dont les principales représentantes sont ma mère, ma belle-mère et Marlène Schiappa) est donc d'inciter les femmes à se distinguer le plus possible de la catégorie de 'pute', allant même jusqu'à chercher à l'abolir. Mais au lieu de lutter contre la stigmatisation, cette approche a plutôt tendance à la renforcer, la dichotomie entre 'femmes normales' et 'mauvaises femmes'. Elle est donc incompatible avec l'idée d'un féminisme intersectionnel et rassembleur. " Maïa Izzo-Foulquier.

Being prepared to this responsibility and extreme feeling of solitude that shouldn't exist.

Préparer cette exposition t'a successivement ridiculisée, fait douter, empêché de dormir, fait peur.

Nos discussions s'articulent autour d'un recueil de textes édité par *Yale Union* pour leur exposition Mommy en 2015. C'est Lili (notre amie) qui me l'avait offert, et après avoir été agacée par tant de complaisance de mère, je l'ai relu avec toi.

Ce soir, le deuxième, je cherche d'autres choses dans le recueil, je cherche où l'on ne parle pas des mères mais des enfants.

"Responsabilité

A quel point elle est responsable, des limites de ses capacités, de son propre corps, de sa sécurité. Elle retient sa respiration quand un vêtement recouvre son visage. Elle ouvre plus grand les yeux quand il fait noir. Quand elle perd l'équilibre, ses mains s'agitent en direction de n'importe quoi à portée, et elles s'agrippent au premier bout de vêtement.

Ses limites

Comme elle est curieux.se, dans les limites de sa compréhension ; comme elle tente d'approcher ce qui éveille sa curiosité, dans la limite de ses mouvements ; comme elle est confiant.e, dans la limite de ses connaissances ; comme elle maîtrise, dans la limite de ses compétences ; comme elle cherche la satisfaction d'un autre visage devant le sien, dans la limite de son attention ; comment elle affirme ses besoins, à la hauteur de ses forces." Lygia Davis (again).

Il m'apprend à être seule, il me donne de la force. Cet immense amour, sans condition, sans contrat, sans jour. C'est une question de situation :

" :) : le sourire, les yeux grands ouverts : les bébés : ceux qui ne disent pas qu'une voiture est rouge, mais, rouge, noire (à cause des pneus) et argentée (à cause des jantes) : ceux qui pleurent parce qu'ils ont déjà tout compris sans rien comprendre ; ceux qui se foutent que ce soit une bite ou un téton au bout de la langue pourvu qu'ils y sentent l'amour : ceux qui font:) et;) quand ils chattent sur le net : ceux qui fument leur premier joint à six ans et risquent tout sur rollers : l'espoir du monde. " Guillaume Dustan, clôture du livre Génie Divin

Olga (première partie d'une série d'échanges à venir)

Caroline Chatting Villerot

en collaboration avec

Olga Roggenbaum

*homo made with love
2020*

Merci à nos soeurs :

Léon de Castille

Brenda Walsh

merci aussi à Soline Morterol et Mai Ito

; -)



chaque numéro de *SHOW*³
coute quatre-vingt dix centimes
d'euros à produire

Contactez nous
sur Instagram

@revueshow ↙



TRAVAILLER ?
NON MERCI

J'ai passé beaucoup de temps ailleurs

« ce ne sont que des frustrations » je pensais quand il se mettait en colère.

J'ai encore perdu mon travail. Ce n'est pas la première fois, ni la deuxième.

Je commence à y être habituée. Je me dis toujours que cela me poussera un peu plus vers mon but. Si je perds quelque chose, je trouve une autre chose ailleurs. Une chose encore mieux, une chose qui me ressemble un peu plus. J'ai beaucoup été à côté de moi-même. Je ne savais pas que j'étais ailleurs. Je ne savais pas car je ne croyais pas qu'il y eut un endroit où je pourrais être en dedans de moi.

De plus en plus, je le suis en dedans, c'est pour cela que je perds mes travaux. Parce que je m'écoute et que je dis ce que j'ai à dire.

J'ai trouvé une noix ce matin j'ai cherché partout le noyer de mes yeux mais je n'ai rien trouvé.

j'ai trouvé 8 pommes j'en ai jeté une il m'en restait 7 je les ai mis entre ma robe et mes seins.

J'ai ramassé des fleurs. Jaunes, blanches et violettes. J'ai reçu un message qui me disait de ne pas revenir au travail. C'est toujours comme ça.